

Pierre Béhel

Douze mois

Récit(s)

Douze mois

Cette oeuvre est la propriété exclusive de Pierre Béhel. Elle est protégée par les lois et conventions internationales en vigueur sur la propriété intellectuelle.

En France, la loi du 11 mars 1957 n'autorise sans autorisation expresse de l'auteur que les copies et reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste ainsi que les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration.

Pour les autorisations et conditions de diffusion, d'adaptation et de traduction, merci de vous reporter au site web de l'auteur qui précise les différentes licences disponibles.

Coordonnées et mentions légales sur le site web de l'auteur :

<http://www.pierrebehel.fr>

Douze mois

Retrouvez l'ensemble des oeuvres de Pierre Béhel sur son site web :

<http://www.pierrebehel.fr>

Douze mois

Douze mois

Tous les personnages et toutes les situations présentés dans cet ouvrage sont de pure invention. Toute ressemblance avec des faits ou des personnes existants ou ayant existé serait purement fortuite.

Douze mois

Douze mois

Janvier

« Et pourtant il faut vivre ou survivre,
Sans blesser tous ceux qu'on aime »

Daniel Balavoine (*Vivre ou survivre*)

Il faisait bon. Il faisait même chaud. Presque trop chaud. Elle se réveillait doucement. Il était temps de se lever, de sortir du lit. Elle commença à remuer, à se détendre les membres en douceur. Doucement. Doucement. Ne pas trop bouger.

A côté d'elle, il dormait encore. Elle ne voulait pas le réveiller. Pas encore. Il fallait lui laisser le temps d'achever son sommeil. Elle le voulait en pleine forme. C'est ainsi dont elle voulait en profiter. En pleine forme.

Elle sourit. Elle se rappela ce qu'ils avaient fait. Cela avait été si bon. Du moins pour elle. Lui aussi avait semblé apprécier. C'est toujours ainsi que toute vie commence, toute nouvelle vie aussi. Si la vie de chacun était toujours à l'image de son initiation, elle ne serait que joie, bonheur, caresses, chaleur humide, mots doux. Mais ce n'était pas le cas, bien sûr.

Malgré l'envie qui l'étreignait, elle résista. Elle ne le caressa pas. Elle ne voulait pas le déranger, le réveiller. Il fallait qu'il continue de dormir. Tout son saoul. Un bon sommeil réparateur.

Douze mois

Un sommeil de bébé ? Non, c'était absurde. Elle sourit à cette évocation. Un bébé se réveille sans arrêt, pleure, mange, boit, pisse, chie. Il faut sans cesse s'occuper de lui.

Là, ils étaient tous les deux côte à côte, dans la douce chaleur que chacun offrait à l'autre. La nuit avait été reposante. Ils avaient bien dormi, sans interruption, sans mauvais rêve. Ils étaient si bien.

La femme continua de se détendre. Elle déplia au maximum son pied gauche. Un petit craquement. Puis le pied droit. Même chose. Ses mains s'aventurèrent sur ses cuisses. Elle était bien entière, inutile de vérifier. Son corps à la peau lisse était bien entretenu. Ses cuisses étaient fermes, lisses, chaudes.

Ses mains s'aventurèrent l'une à la rencontre de l'autre. La femme s'était allongée sur le dos pour bien se détendre, se préparer à la sortie du lit. Il le fallait mais elle n'en avait pas encore envie.

Les doigts effleurèrent ce qui, la veille, avait connu bien plus d'aventures. Ils intensifièrent leur pression tout en accentuant leurs caresses. La femme sourit davantage. Cela lui rappelait ce qu'elle avait fait avec l'homme qui partageait le lit où elle se trouvait. Oui, c'était bon. Mais il ne fallait pas abuser. Elle sentait la pression de la vessie derrière le pubis.

Pas de doute. Il fallait bien se lever.

Douze mois

En faisant attention de ne pas trop faire de bruit, elle soupira. Ses mains soulevèrent doucement la couette, juste de son côté, en essayant qu'elle ne bouge pas d'un millimètre dans l'autre moitié du lit. Elle ne découvrit pas son corps entier mais juste une épaule, le haut de la poitrine.

Une première jambe s'aventura vers l'extérieur du lit. Elle s'était glissée par dessous la couette. Sans la bouger plus qu'une petite ondulation, moins qu'une vague. Le premier pied se posa sur le sol. Ce n'était pas froid. Moins chaud que le lit, bien sûr, plus rêche aussi, mais ce n'était pas froid. Les doigts de pied remuèrent sur le tapis pour vérifier qu'ils étaient bien tous là.

Après, tout alla très vite. La femme parvint à s'extraire presque à l'horizontal. Elle remua à peine la couette. L'homme ne s'aperçut de rien. Il ne bougea pas.

Ce n'est que lorsque les deux pieds furent sur le sol, le corps presque à l'air libre, une seule fesse (ou plutôt un morceau d'une seule fesse) reposant encore sur le matelas qu'elle se décida à se redresser. La gravitation n'eut pas le temps de la faire chuter. Elle fut debout en un clin d'oeil.

L'air de la chambre était moins chaud que le lit. Les fenêtres étaient occultées par les lourds rideaux de velours. Il faisait sombre mais pas totalement nuit. Les rideaux n'empêchaient pas parfaitement la lumière d'entrer. Il restait quelques raies de lumière sur les côtés.

Douze mois

Assez pour que la pièce ne soit pas complètement dans l'obscurité absolue. Assez pour que des yeux habitués à la nuit puissent voir des ombres.

La femme regarda le lit. La couette le recouvrait de nouveau sur toute la largeur. La gravitation avait réussi sur elle, cette pauvre chose qui ne connaissait pas le bonheur de la vie autrement qu'en abritant des amants enlacés. L'homme respirait doucement. Il était calme, endormi. Si on excepte la poitrine qui se levait et s'abaissait, il était immobile, étendu sur le flanc. Il regardait de l'autre côté.

D'instinct, une main vint se poser sur le pubis de la femme, les doigts s'agitant juste en dessous. Elle était nue et pensait à eux deux, ensemble, accolés, agités. Un soupir presque silencieux. La main s'éloigna. La femme fit demi-tour.

La main coupable vint se poser sur la poignée de la porte. Le mécanisme joua doucement. Il ne fallait pas faire de bruit. La porte s'ouvrit, laissa passer la femme puis se referma en silence.

Les pieds sentirent la dureté du bois. Le couloir était couvert d'un plancher verni. C'était moins confortable qu'un tapis. Mais c'était agréable tout de même. La femme avança de quelques pas. Elle aimait marcher ainsi, nue de la tête aux pieds, sentant l'air comme le sol au contact direct de sa peau.

Douze mois

La maison était bien chauffée. La femme n'avait pas froid. Le petit frisson qui la parcourut n'était là que parce qu'elle avait quitté le lit, la chaleur tropicale du lit.

Elle regarda au bout du couloir. La porte-fenêtre était fermée. Le volet aussi. Mais la lumière passait au travers des fentes du volet. Une lumière blanche, éblouissante.

Comme un papillon de nuit, la femme s'approcha de la lumière. A pas de loup, les pieds se posant délicatement sur le bois du parquet. Pas une lame ne craqua. Le plancher était neuf ou presque, récent en tous cas.

La femme se dirigea vers la porte-fenêtre. Elle posa une main sur la poignée. Elle hésita un instant. Il faisait si bon, elle était si bien. La maison était si bien chauffée. Une douce chaleur où l'on se sent bien.

Enfin, elle actionna le mécanisme. Elle tira les pans vers elle. Il fallait faire vite car un air glacé pouvait annuler les meilleures résolutions.

Après avoir retiré le crochet de son anneau, elle poussa les volets. Elle passa la tête par l'ouverture. Dehors, il faisait froid, si froid. L'air glacé pénétrait par toute la hauteur de la porte-fenêtre, piquant le sexe chaud autant que les doigts de pieds ou le bout du nez.

Par réflexe, elle avait fermé les yeux. Elle s'obligea à les rouvrir. Le monde s'offrait à elle. Là,

Douze mois

dehors. Il fallait sortir. Maintenant. Elle aspira une immense goulée d'air glacé par la bouche. Ses poumons se dilatèrent. Elle eut mal dans la poitrine car l'air était froid.

Elle appuya les épaules sur les volets et poussa, poussa, poussa... C'était dur. Les charnières manquaient d'huile. Un léger grincement retentit. Et puis, tout d'un coup, la femme se retrouva dehors.

Entraînée par son élan, la femme fit plusieurs pas dehors. Ses pieds nus laissèrent des traces dans la neige fraîche qui couvrait la terrasse.

La maison si chaude était isolée. Il n'y avait pas de voisin. La femme était nue, debout sur la terrasse, les pieds dans la neige, et n'avait à craindre aucun voyeur.

Devant elle s'étendait le monde immense. Il était couvert de son manteau blanc. Le soleil s'y réfléchissait au point que la lumière était douloureuse. Il n'y avait aucun nuage pour gâcher l'azur infini.

La journée allait être magnifique. Car la vie était magnifique.

Douze mois

Février

« Sous quelque rapport qu'on envisage la gourmandise, elle ne mérite qu'éloge et encouragement. »

Jean Anthelme Brillat-Savarin
(*Physiologie du goût*, 1825)

Les saveurs emplissaient sa bouche, les odeurs son nez. Elle était incapable de les nommer toutes. Elle en découvrait, elle en reconnaissait d'autres. Faute de noms ou de dénombrement explicite, elle ne pouvait pas savoir si elles étaient toutes là, toutes celles qu'il nommait au détour d'une phrase, si c'étaient les mêmes.

Il lui souriait. Le bonheur inondait son visage. Il aimait manger. Elle le savait. Il aimait manger avec elle. Cumuler les plaisirs, additionner les bonheurs.

Elle le laissait parler. Elle n'avait rien à dire. Elle se léchait les doigts, s'essuyait la bouche, se saisissait de son verre ou de ses couverts, ou au contraire les posait. Elle le regardait en souriant, pour le remercier de tant de bonheur. C'était bien assez pour l'occuper.

Tout avait commencé par une série de petits pots posés en ligne entre eux deux. D'un côté de la ligne, une bouteille de vin blanc. De l'autre, une corbeille de pain

Douze mois

où s'empilaient les tronçons de baguettes, nature, au maïs, aux céréales.

Il avait versé le vin blanc. Ils avaient trinqué. Et en avant. Chacun leur tour, chaque pot l'un après l'autre, ils avaient pris un morceau de la sorte de pâté. Une petite ronde multicolore emplissait ainsi chaque assiette. En grand désordre chez lui, en un beau cercle chez elle.

Elle avait eu envie de rire quand il avait pris un peu de vin en bouche, que ses joues s'étaient contractées tandis qu'il baissait la tête. Il avait fait un drôle de bruit. Puis il avait doucement avalé le vin. Ensuite, il s'était lancé dans une longue liste de types de bois, de noms de fleurs, de fruits, de roches.

Elle n'avait cure de tous ces noms. Le vin était bon, voilà. Son cerveau se sentit obligé de chercher parmi les innombrables stimuli lui parvenant où se situait tel ou tel élément. Mais il renonça bien vite, se contentant juste de jouir autant de chaque élément que de leur harmonie subtile.

Chaque petit pâté servait juste à ouvrir le repas, à stimuler l'appétit. Pourtant, chacun avait sa saveur propre. Spontanément, elle tentait de les marier avec un morceau de tel ou tel pain. Parfois, le mariage était magique, parfois moins heureux. C'est la vie. Les mariages sont toujours ainsi.

Certains étaient d'une grande douceur. Il fallait être attentif au goût pour ne pas l'oublier par distraction tandis que l'on appréciait sa texture fine. Le goût était

Douze mois

bien là. Un goût de rivière de montagne, d'eau fraîche, de chair tendre d'un poisson frémissant. A peine y trouvait-on un soupçon d'herbe aromatique, de citron, de céréales. Pourtant ce soupçon était nécessaire. Elle se rappela à quel point le soupçon était vital.

D'autres pâtés étaient plus francs, directs, envahissants. Le goût s'imposait. Il ne demandait pas la permission. La bouche n'était pas fermée qu'elle était déjà envahie. Un peu comme un rustre débarquant dans un salon où il n'a pas vraiment été convié et s'y étalant, lourdes chaussures boueuses posées sur le velours délicat des fauteuils. Malgré tout, ce goût fort était lui aussi bien agréable. Le rustre se révélait alors cultivé et capable d'une riche conversation.

Celui-ci semblait jaillir de la Méditerranée. On y sentait le soleil, les mers chaudes, les poissons las de tant de chaleur venant se prendre d'eux-mêmes dans les filets des pêcheurs pour enfin connaître la fraîcheur d'un réfrigérateur. Les tomates aussi, ayant capturé le rouge du soleil, étaient présentes. Elles s'étaient faites accompagnées de petits piments ou d'autres amis, des herbes encore une fois.

Cet autre avait capturé de la fumée alors qu'elle tentait de s'échapper par une cheminée. Des poissons, encore, étaient passés par là. Peut-être même étaient ils les chasseurs de la légèreté de la fumée. Peut-être avaient-ils voulu tenter de s'échapper par la cheminée en

Douze mois

se faisant emporter par sa légèreté. Mais la fumée leur avait juste donné son goût.

La femme comme l'homme mangeaient doucement. Ils avaient le temps. Et le repas serait copieux. Rien ne devait être perdu. Rien ne devait être gâché. Et aucun des deux n'avait d'ailleurs la moindre envie de laisser perdre la moindre miette de nourriture, la moindre goutte de vin.

Il y a des bonheurs qui ne peuvent être abandonnés. C'est déjà bien assez quand ils se retirent, s'épuisent ou meurent sans que rien ne puisse être fait.

Il avait attendu que tous les petits pots de pâtés soient vides. Il les avait alors rassemblés et emportés jusque dans la grande cuisine. Elle avait voulu l'aider, s'était levée et s'appêtait à s'occuper des assiettes mais il l'avait arrêtée d'un geste doux mais impératif. Non, il s'était occupé de tout et voulait continuer.

Il déboucha une bouteille de vin rouge et en versa le contenu dans une carafe. Il veilla à ce que le vin bouillonne en tombant dans le cristal. L'oxygène devait s'associer au mieux avec les molécules organoleptiques afin d'en sublimer les saveurs.

Puis il se dirigea vers la grande cheminée où brûlait un feu maintenu dans une certaine torpeur. Les plats et les viandes qui étaient suspendus au dessus devaient être chauffés avec douceur. La cuisson avait été

Douze mois

lente. Les suc s'étaient associés progressivement tout en se transformant.

Le résultat de tant de bons soins arrivait maintenant sur la table.

Dans un plat en terre qui avait été posé un peu au dessus des braises pour sa cuisson, il y avait une viande rouge qui brillait dans la lumière de l'âtre. L'homme avait veillé, durant des heures, à l'arroser du jus où se mêlait autant le soupçon de vin que le suc des oignons, des choux et des carottes. Un lit de légumes avait en effet presque caramélisé au fond du plat.

Se saisissant d'un grand couteau bien aiguisé, l'homme trancha la pièce de viande en une série paire de morceaux. La moitié des tranches atterrit dans chaque assiette, formant un arc de cercle. Mais ce n'était pas tout. A l'aide d'une grande cuillère d'acier, l'homme sépara le fond de légumes et en fit un petit monticule au centre de chacune des deux assiettes. Il arrosa alors la viande avec le reste de jus qui frémissait encore au fond du plat en terre.

Il retira le plat désormais vide et donc inutile. Il s'en débarrassa dans la cuisine. Sur le chemin du retour, il se saisit d'un deuxième récipient qui avait occupé l'âtre. Il en avait copieusement remué le contenu durant le long temps de cuisson.

De ce second plat, une sorte de chaudron, il retira des pommes de terre mélangées à de l'ail et des lardons

Douze mois

fumés. La lente cuisson et les mouvements de la grande cuillère avaient réduit la mixture en une sorte de purée mais on voyait encore les traces des grosses tranches de pommes de terre crues qui avaient été jetées dans le récipient pour y cuire. Cet accompagnement se retrouva dans les assiettes pour compléter les arcs de cercle de viande.

La femme attendit sagement que l'homme soit assis et que, d'un geste accompagné d'un sourire, il lui donne l'autorisation de manger. Il se saisit lui-même de ses couverts pour attaquer sa propre assiette.

Découper la viande était un plaisir tant celle-ci était tendre. Et dès que la fourchette en avait déposé un morceau sur la langue, avant même que les dents n'entreprennent de le déchirer et de le broyer, la puissante saveur animale envahissait des profondeurs de la gorge aux fosses nasales.

Les légumes ajoutaient de la subtilité et leurs propres personnalités lorsqu'on en ajoutait un peu dans la bouche. Il fallait un équilibre entre les légumes caramélisés, les pommes de terre et la viande puissante.

Pour sublimer l'ensemble autant que pour permettre à la bouche de retrouver une certaine virginité, prête à apprécier de nouveau la découverte des sucres animaux et végétaux comme si elle était inédite, le vin rouge avait été versé dans les verres. Elle et lui veillaient à en boire régulièrement.

Douze mois

Le vin lui-même apportaient de la joie. Elle n'avait pas retenu toutes les informations qu'il lui avait données. Un cépage, un terroir, une année, une analyse des saveurs qu'on pouvait découvrir dans ce sang des raisins travaillé avec un art multiséculaire : qu'importe tout cela ! Le bonheur de l'harmonie des parfums seul suffisait.

Elle avait craint de ne pas pouvoir tant manger. Mais, même après la copieuse entrée, les bouchées s'enchaînaient sans difficulté. Ils mangeaient lentement, buvaient un excellent vin, discutaient agréablement. Le bonheur n'a pas d'autre description.

Tout disparut des assiettes. Le pain servit même à les nettoyer de la moindre parcelle de sauce. Elle avait tout mangé. Mais ce n'était pas fini.

Son cerveau connaissait une guerre civile. Certains lobes exigeaient plus de saveurs, plus de textures, plus de bonheur. D'autres criaient grâce, réclamant moins de graisses et plus de sport. Son estomac était partagé, lui aussi.

Un morceau de comté vieux arriva alors sur la table. Il fallait bien accompagner la fin du vin rouge, les dernières sections de pains. Un soupçon, une miette, rien de plus. Mais bizarrement, elle se resservit car elle n'avait pas achevé son pain et son vin.

Ce fromage, une pâte pressée cuite précisa l'homme, avait amené avec lui toutes les saveurs des

Douze mois

caves où il avait mûri. Sec, il fondait cependant sur la langue. Elle allait mourir de tant de bonheur. Elle songea à ce conte oriental où un cruel souverain poursuivait une gazelle dont les sabots faisaient jaillir de l'or. Enfin, elle accepta de se faire capturer pour sauver un humble et juste garçon, générant l'or que lui réclamait le souverain. Au point de l'enterrer vif sous son péché. Elle se sentait enterrée vive sous les plats de son compagnon.

Mais la grâce ne lui serait pas encore accordée. Un sursis, juste. Ils burent de l'eau, se reposèrent.

Il débarrassa la table, la nettoya. Il exigea qu'elle reste assise. Une nouvelle phase allait s'ouvrir.

Il apporta un petit verre pour chacun et une bouteille de liqueur produite dans sa famille. Il versa le liquide doré et donna à la femme son verre tandis qu'il prenait le sien.

Ils entrechoquèrent les deux récipients. Puis ils portèrent la liqueur à leurs lèvres. Tandis que celle-ci pénétrait leurs gorges, les estomacs semblèrent soudain non seulement vides mais affamés.

L'alcool nettoyait et purgeait. Et ce qui restait des substrats après les distillations apportait son propre parfum. Il y avait diverses notes provenant des variétés de fruits et d'herbes employés pour confectionner cette ambrosie.

Douze mois

Elle avait suffisamment bu. Cela ne faisait aucun doute. Il lui permit donc de conserver la liqueur pour accompagner le dessert. Il en fit d'ailleurs de même, renonçant de ce fait à ouvrir une bouteille d'un verre doré promis comme sucré.

Alors le gâteau fit une entrée solennelle. Revenant de la cuisine, l'homme apporta deux petites assiettes comprenant ce qui tenait à la foi de la tarte et de divers autres desserts.

La femme se saisit de sa cuillère et éprouva d'abord la texture de la surface. Il s'agissait, de toute évidence, d'une sorte de meringue couverte d'un caramel liquide. La cuillère poursuivit l'attaque des profondeurs intérieures et tomba sur une couche mêlant des pommes, des poires, de la poudre d'amande et une sorte de crème. Enfin, une tarte en pâte sablée permettait de garder le tout homogène.

Après la découverte des textures, vint celle des saveurs. La femme commença par goûter chaque couche séparément. Puis elle se dit qu'il faudrait en goûter l'alliance. La cuillère creusa donc une tranche dans le gâteau et en délivra un carottage complet dans la bouche. Celle-ci fut subjuguée par autant d'harmonie et de légèreté.

Douze mois

Cette fois, c'était presque fini. Elle allait rendre les armes pour de bon. Elle était vaincue. Mais l'homme lui apporta un café et des mignardises qui furent appréciés à leur juste valeur.

Tandis qu'elle le félicitait pour ce repas, il s'inclina dans un geste de pseudo-obséquiosité.

Une sieste, désormais, s'imposait.

Douze mois

Mars

« Vénus a mille manières de prendre ses ébats, mais la plus simple, la moins fatigante, c'est de rester à demi-penchée sur le côté droit. »

Ovide (*L'art d'aimer*)

Les frimas appartenaient au passé. Du moins pour cette année. La douce chaleur solaire envahissait tout. Le printemps, la saison du renouveau, était là.

Le soleil stimulait tout. Les bourgeons apparaissaient sur les arbres, l'herbe se mettait à couvrir le vaste terrain autour de la maison, les mâles pourchassaient les femelles dans toutes les espèces animales.

Les humains ne faisaient pas exception. Même s'ils tentent parfois de se croire au dessus du lot, de s'inventer une âme ou un destin transcendant, ils restent de la chair et du sang. Et parfois, du sang gonflait de la chair avant de rejoindre une autre chair pour s'y loger.

C'est à cela qu'elle pensait. A cela et à ces animaux dont les mâles pourchassaient les femelles en cette saison. Elle se rêvait biche dans les sous-bois, sautillant par dessus des buissons ou des ruisseaux, semblant fuir un fier cerf qui la suivait, mais, en fait, elle ne voulait qu'aiguiser son désir. Et, enfin, quand elle s'estimait prête, alors même qu'il allait renoncer, elle

Douze mois

s'arrêtait. Si besoin, elle rebrousserait même un peu chemin. Et elle serait à lui. Et lui à elle, en elle, tout pour elle.

Il faisait encore un peu froid dehors et le chauffage n'avait pas été arrêté dans la vaste maison. Il était même réglé un peu trop fort. Elle avait chaud. Horriblement chaud.

Elle regardait le sous-bois que l'on apercevait au bout de la vaste pelouse, derrière les baies vitrées du séjour. La forêt couvrait les montagnes dans la région, même si, ici ou là, on trouvait des maisons, parfois des hameaux. Ces maisons pouvaient être de belles demeures comme celle qu'ils occupaient, ou bien des masures menaçant ruine, parfois totalement abandonnées depuis des années. Car l'abandon transforme en ruine.

Deux lapins bondissaient au bout de la pelouse. Un mâle courant derrière une femelle, sans aucun doute. Ils auraient bientôt chaud malgré les résistances de l'hiver.

Les observant disparaître dans les fougères qui commençaient à envahir le sous-bois, la femme plongeait sa main dans sa jupe. Elle comprima son ventre et tout passa sans forcer, le poignet restant au niveau de l'élastique de ceinture.

Douze mois

Ses doigts appréciaient la texture de fin coton de sa culotte. C'était du coton blanc, sans fioriture, simple. Un coton doux au toucher, agréable à porter. Et elle aimait le caresser. Elle appuya un peu plus avec les doigts, les mouvements de ceux-ci se faisant plus complexes. Il fallait bien apprécier toute la surface du coton. D'instinct, les doigts savaient où insister, pas très loin du pubis qui se faisait masser par la base du pouce, cette masse de muscle dont elle oubliait toujours le nom.

Qu'importe ce nom ! Pourquoi toujours vouloir nommer les choses ou rechercher les causes ? Les doigts sentirent le coton s'humidifier. Continuer dans ces conditions était moins agréable. Et puis il faisait vraiment trop chaud dans cette maison. Il faudrait songer à baisser la température.

Mais pas maintenant. En fait, elle savait que la température allait continuer encore de monter de quelques degrés. Elle en avait la certitude.

Les lapins avaient disparu depuis longtemps maintenant. Il n'y avait plus ni homme ni bête pour la regarder. Juste un soleil de printemps qui inondait la région de sa lumière et de sa chaleur.

Elle ouvrit la bouche et ferma les yeux, laissant son visage se chauffer aux rayons solaires franchissant le double-vitrage. Elle avait chaud. Elle était bien. Elle rejeta ses cheveux en arrière.

Douze mois

Sa main ressortit de sa culotte et de sa jupe. Elle portait une odeur forte, celle qu'elle avait capté sur le coton. Une odeur animale pleine de phéromones. L'humaine se sentait chienne, chatte et lionne à la fois. Elle se rêvait lapine et biche. Elle était femme.

Elle dégrafa sa courte jupe. La gravité la fit chuter. D'un rapide ballet des pieds, elle s'en débarrassa, l'envoyant se perdre contre un mur. Il fallut plus d'effort pour retirer sa culotte. Et le bras se détendit avec fureur pour l'envoyer rejoindre la jupe. Enfin, la femme ouvrit son corsage. Elle s'attaqua à chaque bouton, l'un après l'autre, aucun n'étant en mesure de résister à l'assaut pressé des doigts.

Fragile, le corsage eut droit à plus d'égards. Il fut posé avec délicatesse sur la table basse du séjour. Bientôt, la femme posa à côté de lui la jupe et la culotte. Elle y déposa aussi son soutien-gorges. Ils pourraient, les uns et les autres, se tenir compagnie. Car, elle, elle avait à faire.

Elle retourna devant la baie vitrée, devant le soleil. Elle écarta légèrement les jambes pour assurer sa stabilité et faciliter une large respiration comme une chanteuse occupant la scène face à un public exigeant. De nouveau, elle ferma les yeux pour s'abandonner à la chaleur du soleil, cette chaleur dont, désormais, tout son corps pouvait bénéficier. Et le soleil était ici son seul public.

Douze mois

La femme partit à la découverte de son corps, caressant ses seins, de la base du mamelon à la pointe qui durcissait. Une caresse douce tout d'abord. Mais, bientôt, elle se prit pour un boulanger pétrissant sa pâte. Elle n'aimait pas quand l'homme avait le même fantasme. Trop violent, trop brutal. Elle ne lui dirait pas. Elle garderait secrète cette violence faite à son propre corps. Elle se surprit à aimer se faire mal à force de malaxer sa propre chair, à tordre les tétons comme sous l'effet de tortures.

Et puis ses mains eurent envie de changer de jeu. Elles quittèrent les seins endoloris. Elles glissèrent le long des flancs, lentement, avec douceur. Quel contraste avec le violent pétrissage ! Quelle délicatesse tandis que ses seins hurlaient encore, irradiant tout son corps de leur détresse !

Imprudemment, la bouche s'entrouvrit. La langue en profita pour tenter de s'échapper, prenant un malin plaisir à caresser les lèvres, à les humidifier.

Mais les mains continuaient leur chute. Elles s'occupèrent du ventre, passant et repassant sur des terres encore stériles. Mais les mains sentaient qu'ici pourrait naître la vie, dans les profondeurs cachées par cette peau chaude. Pas maintenant. Non, pas maintenant. Ce n'était pas le moment. Ce n'était pas encore le temps approprié.

Alors les mains abandonnèrent les lieux à leur destin. Elles descendirent sur les côtés du bassin. L'os

Douze mois

était juste sous la peau. Il était dur. Il était solide, l'un des plus solides du corps. Mais ce n'était qu'un os.

Les mains se recentrèrent alors, à la rencontre l'une de l'autre, se touchant du bout des doigts, s'amusant dans une douce toison comme un lapin et une lapine s'amusent dans des buissons.

Les doigts connaissaient bien le gouffre qui s'ouvrait en dessous. Ils s'y étaient rendus bien souvent. Encore il y a peu, s'il n'y avait pas eu cette satanée petite culotte de coton...

Comme chaque chose ne devait arriver qu'au bon moment, les mains s'écartèrent l'une de l'autre, à regret. Mais le haut de chaque cuisse attendait la compagnie de chaque main. Alors, les mains firent ce que l'on attendait d'elles.

Elles furent surprises, d'abord, par le changement de texture. Il y avait une nouvelle bande de tissu élastique, celle qui maintenait ses bas. Et ses mains étaient au bout de bras trop courts pour poursuivre leur exploration. Il fallait procéder autrement.

Pas très loin de la fenêtre, bénéficiant encore de la chaleur solaire, il y avait des fauteuils. Ils étaient recouverts d'un veste tissu doux. La femme s'y installa, ramenant ses jambes vers son tronc.

Dès lors, les mains purent explorer les bas et leur texture soyeuse. D'abord, les cuisses. A chaque main la sienne. Les caresses sur le tissu synthétique faisaient naître une certaine électricité statique, une chaleur et une

Douze mois

excitation bien agréables. La femme aimait cela. L'homme aussi d'ailleurs.

Les mains passèrent rapidement sur les genoux. En se pliant, ils tendaient bien la texture des bas mais c'était leur seul intérêt. La femme n'aimait pas ses genoux. Trop durs, pas assez charnus, insensibles. Les seules sensations qu'ils étaient capables de générer étaient des douleurs infernales quand ils se cognaient quelque part.

Alors vinrent les mollets gainés de ses bas. Les mains les caressèrent de face puis passèrent sur les côtés et à l'arrière pour davantage masser que caresser. De longues minutes, les mains se promenèrent avant de, enfin, descendre plus bas, là où des doigts s'agitaient sous le tissu synthétique. Les mains caressèrent les pieds, s'enfonçant même entre les doigts, jouant sur l'élasticité des bas.

Arrivées au bout de leur voyage, les mains remontèrent doucement par un chemin proche de celui emprunté pour descendre. Elle retrouvèrent les mollets, passèrent rapidement sur les genoux, saluèrent comme il convient les cuisses, prenant soin de caresser leurs faces internes afin de revoir plus aisément la vulve et le pubis.

Mais c'était assez. Ou au contraire cela ne suffisait plus.

Prenant appui sur les mains posées sur les accoudoirs, la femme bondit. Elle fut debout en un

Douze mois

éclair. Elle glissa ses pieds dans les ballerines abandonnées et elle se mit à courir sans craindre de glisser sur le plancher comme sur les tapis.

Sa course était silencieuse. A la manière féline, la femme ne posait pas ses talons sur le sol. Ses jambes ne se détendaient jamais tout à fait. Elle restait toujours souple. Et même en tendant l'oreille, il aurait été difficile de l'entendre approcher.

Elle prit le grand escalier de bois montant à l'étage. Pas un grincement. Les marches n'eurent pas le temps de s'apercevoir que la femme y passait.

A sa droite, elle vit la porte-fenêtre donnant sur la terrasse d'où on pouvait passer sur le flanc de la montagne, derrière la maison. Tout au fond, à gauche, il y avait la chambre. Et presque en face d'elle, elle vit la porte du bureau. La femme savait que l'homme était là, en train de travailler.

La porte n'était pas tout à fait fermée. La femme la poussa légèrement et introduisit silencieusement son visage dans le bureau.

L'homme était rejeté en arrière dans sa chaise. Il regardait une jauge progresser lentement sur l'écran de son ordinateur en soupirant. Il semblait sommeiller.

Alors la femme s'enhardit et pénétra toute entière dans le bureau, venant se placer juste derrière l'homme, la poitrine dissimulée par le dossier.

« Tiens, tu es là ? » s'étonna-t-il d'un ton dénonçant qu'il sortait d'un demi-sommeil.

Douze mois

« Tu travailles bien ? »

« La connexion réseau ici est d'une lenteur épouvantable. Il va falloir rentrer en ville. Je suis en train d'envoyer le résultat de mes travaux de ces derniers mois. A partir de maintenant, l'essentiel de ce que je pouvais faire seul, réfléchissant au calme dans mon coin, est terminé. »

« Donc tu as quelques instants encore à t'ennuyer... »

Elle ne lui laissa pas le loisir de répondre. Elle retourna le fauteuil sur l'axe de son pied. L'homme resta bouche bée en découvrant la nudité de la femme. Elle souriait en le regardant droit dans les yeux. Il hésita d'abord puis vint poser ses mains fortes sur les hanches frêles.

Elle recula en peu, entraînant l'homme qui ne pouvait retirer ses mains. Il se leva. Des mains s'agitèrent. Des fesses furent caressées. Ceinture ouverte, un pantalon déboutonné tomba. En quelques secondes, la peau de l'homme s'offrait en totalité aux caresses de la femme.

Elle était dans ses bras. Il ferma les yeux, humant sa peau, se lovant dans sa chaleur. Et puis elle lui échappa. Elle avait soudain disparu. Elle avait glissé comme un poisson jailli de l'eau glisse entre les mains du pêcheur.

Douze mois

Il rouvrit les yeux. Il ne mit que peu de temps à la retrouver. Son corps lui avait donné une bonne piste. Elle était juste à genoux. Elle lui caressait les fesses et avait entrepris d'embrasser le phallus dressé. Chaque centimètre-carré de peau recevait son baiser.

La langue commença son office. Puis les lèvres engloutirent ce qu'elles pouvaient, se resserrant pour assurer leur prise. L'homme n'osait plus rien faire d'autre que caresser les cheveux tandis que la tête de la femme dodelinait d'avant en arrière et d'arrière en avant.

Aussi soudainement que l'assaut avait commencé, il prit fin. Les mains de la femme s'étaient éloignées des fesses pour venir appuyer sur le bassin vers le sol, serrant le ventre comme en étranglement. Pas un mot ne fut nécessaire. Pourquoi parler ? L'homme comprit et obéit.

A genoux face à elle, il vint coller ses lèvres sur les siennes. Elle le bascula sur le tapis, un tapis moelleux, un tapis chaud. Tout en lui souriant, elle le repoussa sur le sol. Elle, elle se dressa par dessus lui, chevauchant ses cuisses jointes.

D'une main, elle saisit le phallus encore humide de salive. De l'autre, elle s'intéressa à ce qui se situait en dessous. Elle fit la démonstration de son expertise, veillant à maintenir un niveau d'excitation suffisant mais pas excessif. Elle tenait à sa récompense. Elle ne voulait pas s'en priver elle-même. Au contraire, elle le préparait à remplir son rôle, observant calmement.

Douze mois

Il respirait fort, gardait les mains à plat sur le sol, découragé de s'en servir à chaque tentative. Aucun des deux ne prononçait la moindre parole. Ce n'était pas nécessaire. Ce qu'ils avaient à faire était prévu dans leurs patrimoines génétiques depuis l'aube des temps, bien avant la naissance du premier langage articulé.

Mais la femme fut soudain surprise. L'homme l'avait saisie, capturée. Il l'avait précipitée vers lui, vers le sol. Les lèvres de la femme chutèrent vers celles de l'homme. Les bras solides la retenaient contre une poitrine de marbre couverte d'une forêt pileuse.

L'homme la caressait en plus de la retenir prisonnière. Ses mains couvrirent le dos offert. Elles se perdirent sur les fesses situées en dessous.

La laissant face vers le sol, l'homme se retira de sous la femme, se glissant sur le tapis. La femme reposa alors dans les longs poils de laine si doux. Elle se servit de ses bras comme d'un oreiller, posant sur eux l'une de ses joues.

Elle ferma les yeux. Elle ne voyait plus l'homme, du moins plus beaucoup. Alors les yeux ne servaient plus à rien. Autant qu'ils se reposent. Et que l'esprit se concentre sur d'autres sens.

L'homme s'était redressé. A genoux en baissant les yeux, il pratiquait un culte sauvage venu du fond des âges. Il serrait entre ses jambes le bassin captif de la

Douze mois

femme. Et ses mains s'aventuraient sur les épaules soumises, se perdaient dans une chevelure dense comme une forêt de Germanie, découvraient un cou droit comme une colonne de temple perdu et invisible, dissimulé dans des broussailles.

Alors les mains partirent sur le chemin de leur perte. Elles suivirent la dure route aux pierres saillantes, laissant des doigts explorer les plaines alentours. Et puis elles furent heureuse de parvenir sur de douces collines, comme un voyageur se réjouit d'arriver au pays du miel et du vin.

L'homme recula un peu, puis un peu plus, puis encore. Il permettait ainsi à son corps de ne pas faire obstacle à l'exploration des mains qui se réjouissaient de l'électricité statique générée par la douce caresse des bas. Les mains parvinrent enfin aux pieds qu'elles enrobèrent. C'était le bout du chemin.

Mais le bout du chemin peut bien être la destination, ce n'est pas forcément la fin du voyage. Les mains aimaient enrober les pieds qui s'agitaient pour bien s'offrir aux caresses tout en étant protégés par le fin voile synthétique et opaque.

Ni les yeux ni les mains ne découvraient leur texture réelle. Une barrière de tissu se chargeait de les protéger mais aussi d'accroître le désir.

Les mains décidèrent de remonter. Les pouces appuyèrent sur les mollets chauds. La femme gémissait.

Douze mois

La douce texture élastique transmettait les caresses en les amplifiant.

Il y eut alors comme une urgence. Il y eut comme un appel. Les mains se précipitèrent. Elles sautèrent par dessus les genoux et même les monts, ne prenant pas la peine de demeurer sur la route droite et dure. Elles rejoignirent les épaules de la femme en un clin d'oeil.

L'homme, désormais, couvrait la femme de son corps. Ses lèvres se perdaient dans les cheveux à la recherche d'une peau à embrasser, d'un corps à embraser.

Mais le terrain semblait mouvant. Un terrible dragon, sans doute, dansait. Un dragon du désir agitait le corps qui se refusait à n'être que couvert.

L'homme fut renversé. Il se retrouva à demi-allongé sur le tapis aux longs poils de laine. La femme s'était tournée. Elle reposait désormais sur son flanc droit. Elle lui souriait en lui caressant la joue, clouant son regard dans le sien.

Une jambe vint s'enrouler autour de celles de l'homme. A chacun son tour d'être prisonnier.

Une main descendit dans l'entrejambe de l'homme, une main de femme, une main ferme et décidée. Elle se saisit du trésor saillant qu'elle convoitait. Elle veilla à l'astiquer pour le rendre plus beau.

Ce n'était pas pour le céder. Non, c'était pour mieux en jouir, mieux l'admirer, mieux s'en satisfaire.

Douze mois

L'homme compris ce qu'elle attendait de lui. Il y consentit en l'embrassant. Les chairs se mêlèrent, les jambes se nouèrent. Mais rien n'empêchait les bassins de s'agiter, les bouches de gémir, les langues de jaillir.

Même quand ce fut fini, il fallut poursuivre. Serrés l'un contre l'autre, blottis dans la chaleur animale, humant les restes de phéromones, les corps refusaient de se reposer.

Et pourtant, ils n'en pouvaient plus. Leur raison d'être, celle qui n'avait pas changé depuis l'aube de la vie, était accomplie. Peut-être un nouvel être pourrait se constituer ce jour là. Peut-être pas.

Douze mois

Avril

« Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,
Ou comme cestuy-là qui conquit la toison,
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son âge ! »

Joachim du Bellay

« Viens ! »

La voix était douce mais ferme. On ne pouvait qu'y obéir. Elle ouvrit les yeux. Elle se souvenait les avoir déjà ouverts quand il s'était levé. Mais il n'était, à ce moment là, pas encore absolument nécessaire de le suivre.

L'homme lui sourit et lui posa un baiser sur le front. Elle daigna alors envisager de quitter la douce chaleur de la couette. Elle fit jaillir ses bras et emprisonna l'homme. Elle le retenait et l'embrassa goulûment. Ainsi, et ainsi seulement, elle envisagerait de se lever.

« Nous allons être en retard » la tança l'homme.

La réponse de la femme, il ne la comprit pas. Elle était constituée d'onomatopées ou de mots étouffés dans l'épaisseur de la couette. Il soupira. Il savait ce qu'il lui restait à faire.

Douze mois

Se redressant brutalement, il échappa à la molle étreinte de la femme. Dans le même mouvement, il se saisit de la couette et la lança violemment par delà le lit.

La femme lança un hurlement d'horreur et de désespoir. Adieu la douce chaleur. Elle fut soudain agressée par la fraîcheur de la pièce.

Elle tenta de se recroqueviller. La position foetale permettait de conserver un maximum de chaleur. Mais l'homme la saisit par les pieds et l'attira sur le bord du lit, la redressant pour l'obliger à s'y asseoir.

La laissant là, il s'en retourna vers la couette gisant sur le sol. Il en retira l'enveloppe puis la posa sur un fauteuil. Il procéda de même avec les oreillers et leurs taies. Il se saisit de cette enveloppe et des taies, le plia au mieux et les posa sur le lit avant d'arracher le drap, obligeant la femme à se lever en râlant.

Tout était prêt depuis la veille. Il ne restait plus qu'à ranger dans la voiture les derniers draps et serviettes, les ustensiles du petit déjeuner, les affaires de toilette. Quand le propriétaire se présenta, il put rapidement effectuer son tour de la demeure. L'homme lui remit les clés avec la solennité requise.

Et la voiture put partir. La femme s'était installée à la place du passager pour le départ. L'homme était un chauffeur plus aguerri pour les petites routes de montagne.

Douze mois

Dans le vaste coffre s'empilait les valises et les cartons. Toutes les traces de ce qui avait été leur vie commune ces derniers mois étaient là.

Elle savait que ce n'était qu'une pause, un intermède. Et ce moment de bonheur dans les hauteurs du monde s'achevait. La vie ordinaire allait reprendre ses droits. La seule différence serait qu'ils seraient deux.

La belle demeure s'éloignait dans le rétroviseur. Elle disparut dans un virage. C'était fini. Le passé l'avait engloutie.

Il restait encore, ici ou là, parfois pas très loin de la route, des plaques de neige. Mais, aux altitudes où vivent les hommes, elles étaient les dernières traces de l'hiver. Le printemps triomphait. L'été viendrait. La neige se savait déjà vaincue. Jusqu'au prochain hiver. Tout n'était qu'une question de temps.

La route serpentait. Rejoindre la vallée des hommes, retrouver une vie ordinaire au milieu de millions d'inconnus. C'était leur destin. L'azur demeurerait pur au dessus d'eux. Sans doute désirait-il les retenir dans les hauteurs. Mais c'était déjà trop tard.

La lente descente était déjà bien engagée. Une marmotte attendit que la voiture soit passée pour se placer au milieu de la route et les regarder s'éloigner.

L'homme et la femme restaient silencieux. Qu'y avait-il à dire qui ne l'avait déjà été ? Tout était réglé. Elle habiterait chez lui, quitterait son studio où elle ne

Douze mois

retournerait en journée que pour travailler au milieu de ses livres. Les quelques mois en montagne avaient été des vacances. Celles-ci ne peuvent être éternelles.

Les bois de pins laissèrent la place à ceux de feuillus. Les marmottes devinrent des lapins. L'herbe prit de l'ampleur. Les maisons se regroupèrent pour former des villages.

Il est long le chemin pour revenir parmi les hommes.

Dans la vallée, l'homme arrêta la voiture sur le parking d'une aire de pique-nique. Il se rendit derrière un buisson et en revint soulagé. La femme fit de même.

Puis l'homme devint le passager silencieux. La femme prit le volant et lança leur véhicule sur les grands rubans d'asphalte. Le voyage serait encore long. Plusieurs fois, ils intervertiraient leurs places. Et il faudrait manger. Dormir à tour de rôle. Vivre, quoi.

Douze mois

Mai

« J'étais de tous les combats,
Collée devant l'écran,
A la fois à Soweto, en Chine et au Liban »
Niagara (*J'ai vu*)

Joli mois de Mai. Depuis une éternité, c'était un mois de révoltes, de grèves et d'émeutes, parfois même de révolutions. Les muguetts pouvaient parfumer l'air, le ciel devenir d'azur après les dernières brumes d'Avril, les hommes se levaient et se battaient.

Elle, elle s'était couchée à côté de lui. Elle n'aimait pas ce mois de Mai. Depuis des années. Mais elle ne lui avait pas dit. Il aimait tant qu'elle se couche à côté de lui, qu'elle se love contre lui, qu'il ne posait aucune question.

Au pied du lit, la télévision était allumée. Il suffisait d'attendre le film du soir. Rien de plus pour se changer les idées, se distraire, chasser les idées noires comme la fatigue. Les actualités n'étaient pas terminées.

Et, foutu mois de Mai, ailleurs, dans un pays lointain, des hommes s'étaient levés. Ils jetaient des cailloux contre des chars ou des soldats surarmés. Parfois, un cocktail Molotov s'écrasait au milieu des militaires à pieds ou bien sur un char. Mais les insurgés

Douze mois

ne pouvaient malgré tout que reculer. Sous-équipés, ils n'avaient aucune chance.

Mais leur but n'était pas de défaire militairement leurs adversaires. C'était impossible. Une guérilla n'attaque pas de front. La guérilla, c'est prendre acte de l'asymétrie des moyens. Et s'adapter.

La caméra du reporter montrait le petit groupe d'insurgés qui s'échappait discrètement derrière les lignes de soldats. Ceux-ci étaient trop occupés à repousser ce qu'ils prenaient pour la menace. Mais le gros de la troupe des insurgés n'était qu'un simulacre, une distraction, une manœuvre. La véritable menace pour l'ordre établi s'éloignait sans que personne ne s'en aperçoive.

Une coupe. Le commentaire du journaliste indiquait que quelques heures s'étaient passées. Le reportage était en différé. On connaissait, depuis le début du journal, la fin de la bataille.

Le palais présidentiel, l'assemblée des notables du régime et divers bâtiments officiels avaient brûlé. Pendant que les militaires fidèles au pouvoir en place couraient à travers la ville, les commandos de guérilleros avaient atteint tous leurs objectifs. Réalisant trop tard leur erreur, les forces armées firent demi-tour. Les insurgés prirent alors d'assaut la télévision nationale et annoncèrent leur victoire.

Le dictateur local était mort dans l'incendie de son palais. C'était fini. La population descendait en

Douze mois

masse dans les rues. Les militaires pouvaient tirer sur des bandes d'étudiants. Pas sur leurs mères ou leurs voisins. Beaucoup retiraient précipitamment leurs uniformes, s'habillant en civil et tentant de fuir dans les provinces éloignées.

Trop tard. Leurs officiers les abattaient d'une balle dans la nuque, leur tirant dans le dos si nécessaire. La foule, reconnaissant les fuyards, lynchait les survivants. C'était la débandade.

Une journée historique avait été résumée en quelques minutes, quelques images, quelques mots. Mais, dans son lit, l'homme tressaillit à peine. C'était loin. Il ne connaissait personne là-bas. Personne. Il était content pour ces gens qui s'étaient libérés. Il fit quelques commentaires généraux, de la géopolitique raisonnée. Bien loin de l'odeur des cocktails Molotov et du gaz lacrymogène, du son des balles qui sifflent ou des explosions partout dans la ville. Mais il en était si proche, malgré tout, puisque ces explosions étaient au pied du lit.

L'homme n'avait pas peur. Il regardait. Il était téléspectateur. Il était spectateur de loin, de très loin. C'était un joli spectacle, comme le film qui allait être diffusé quelques instants plus tard. Qu'en avait-il à faire de ces gens ? Beaucoup étaient morts. C'était bien triste. Sans doute avaient-ils des parents, des enfants, des frères et des sœurs, des amis, des camarades, des collègues, des tas de gens à qui les morts manqueraient.

Douze mois

Mais les téléspectateurs n'étaient pas du nombre. Les téléspectateurs regardaient.

A côté de l'homme, la femme tressaillit. Le nouveau chef de l'Etat de ce pays lointain apparut à l'écran. Il ressemblait beaucoup à son frère, dont la photographie en noir et blanc s'afficha durant quelques instants. Le commentateur rappela que le frère avait été tué dans des circonstances très mystérieuses quelques années auparavant.

Des rumeurs prétendaient que des services secrets d'un pays étranger s'étaient chargés d'éliminer cet adversaire au pouvoir en place, un pouvoir bien accommodant pour faire des affaires. Personne ne savait bien ce qui s'était passé. On parlait d'une mystérieuse femme qui aurait approché le chef historique de l'opposition, avec des promesses de soutien. L'homme était mort et la femme avait disparu. Ou peut-être n'avait-elle jamais existé.

Cette femme avait su, pourtant, approcher ses lèvres de celles de cet homme, celles qui galvanisaient les foules, celles qui faisaient trembler le pouvoir en place. Des lèvres chaudes.

Et, au-dessus, un regard de braise, un regard qui jamais ne pouvait s'éteindre. Il suffisait que cet homme regarde des gens, des simples gens apeurés et soumis, et, soudain, la magie opérait. Les gens se soulevaient,

Douze mois

confectionnaient des cocktails Molotov, descendaient dans les rues, brûlaient les palais.

Il avait fallu éteindre ses yeux, refroidir ces lèvres. Cette femme s'en était chargée.

Elle avait dû renoncer à ces lèvres, à ce regard et aux mains qui l'avaient caressée. Des mains chaudes qui caressaient des seins torrides. Et puis des mains froides qui n'avaient pas même amorcé le geste d'implorer la pitié. C'était inutile, de toute façon.

Un tel sacrifice était un prix lourd à payer mais c'était la mission. D'autres mains, d'autres yeux, d'autres lèvres l'attendaient ailleurs. D'autres mains chaudes qui deviendraient froides, d'autres yeux de braise qui seraient éteints, d'autres lèvres qui n'embrasseraient plus.

La femme avait dû franchir les obstacles dans la ville, se fondre dans la nuit. Elle avait dû guetter la moindre menace, craindre les balles sifflant dans la nuit. Elle avait dû disparaître sans laisser de trace. Elle avait quitté le pays. Elle n'y était jamais venue. Elle n'existait pas.

Et puis, ailleurs, recommencer. D'autres missions. La même odeur de gaz lacrymogène. Les mêmes balles qui sifflent dans la nuit. Peut-être pas, d'ailleurs. Il était important de savoir distinguer l'arme qui tirait. Cela pouvait aider à distinguer les tirs amis et

Douze mois

les tirs ennemis, distinguer les tirs de ceux que l'on disait être ses amis et les tirs de ses véritables amis.

Sentir l'odeur de la poudre, cela l'excitait. C'est un aphrodisiaque comme un autre. Des flux d'adrénaline pouvaient parcourir son corps dès que l'odeur entrait dans ses narines. Elle était une machine à tuer. Non, une machine à remplir des missions.

Mais à quoi bon parler de cette femme ? Elle n'existait pas. Elle n'avait jamais existé. Personne ne saurait la reconnaître. Personne ne l'avait jamais vue. Du moins personne d'encore vivant.

Devant sa télévision, la téléspectatrice tressaillait en pensant malgré tout à cette femme, quelques années plus tôt. Elle pensait aux sacrifices que cette femme avait dû accepter. Elle avait dû renoncer à ces mains chaudes, à ces lèvres brûlantes, à ce regard de braise.

La téléspectatrice se lova davantage contre l'homme à ses côtés. Il ne s'en plaignit pas. Son corps était chaud.

Douze mois

Juin

« Ce sont les grands feux qui s'enflamment au vent, mais les petits s'éteignent si on ne les y porte à couvert. »

Saint François de Sales
(*Introduction à la vie dévote*, III, 34)

La plage s'étendait tout autour du lac, formant une ceinture de sable plus ou moins large, plus ou moins aménagée, selon les endroits. Beaucoup de gens venaient ici pour se détendre, faire la fête entre amis ou en famille, dès que les beaux jours étaient de retour.

L'homme avait creusé un petit trou dans le sable avant de le garnir de bûches. Une extrémité de chacune reposait au fond tandis que l'autre contribuait à former une couronne au trou. La femme apporta alors un peu de papier, de la paille bien sèche, et un peu de petit bois. Quelques bûches furent ajoutées par l'homme horizontalement, couvrant la construction précédemment édifiée. Mais il y avait un peu d'espace entre chaque bûche formant cette sorte de toit. Le cœur de l'édifice était ainsi protégé du vent mais pouvait malgré tout être alimenté en oxygène.

Bientôt, une broche fut installée au-dessus, reposant sur deux pieds de métal enfoncés dans le sable

Douze mois

de part et d'autre du bûcher. L'homme regarda l'ensemble et en fut satisfait. La femme le fut de même.

Le soleil n'était pas encore couché. Il lui faudrait encore une demi-heure au moins. Mais, autour du lac, on voyait ici et là des feux s'allumer. D'autres gens étaient venus passer la soirée ici. Mais ils étaient loin. Suffisamment éloignés pour que leur existence n'ait aucune importance.

La femme ouvrit la glacière et en retira une bouteille de vin rosé avant de refermer le conteneur de la viande qui, bientôt, cuirait. Du panier à côté, elle retira deux verres et en donna un à son compagnon. Il s'apprêta à se saisir du tire-bouchon mais la femme fut plus rapide.

« Occupe toi donc du feu » lui dit-elle.

« Nous avons encore le temps. »

Elle retira la pastille protectrice puis le bouchon. Le vin coula dans chacun des verres avant que la femme ne range le tire-bouchon et ne pose la bouteille.

L'homme et sa compagne s'assirent sur le sable. Il faisait bon et le soleil avait chauffé le sable durant toute la journée. Il avait bien travaillé. Il allait maintenant aller se coucher.

Déjà, le soleil s'approchait des montagnes. Bientôt, il disparaîtrait derrière elles. Mais il ne serait pas encore officiellement couché, bien que disparu pour les personnes présentes autour du lac. Il lui fallait d'abord atteindre l'horizon à l'altitude de la mer.

Douze mois

L'homme enlaçait la femme tout en prenant garde de ne pas renverser son verre. Elle posait sa tête sur l'épaule virile. Ensemble, ils regardaient le soleil, le feu primordial, qui allait bientôt disparaître.

Ils entrechoquèrent leurs verres dans un rituel dont le sens avait été perdu. C'était un geste de communion, voilà tout. Un simple geste d'amitié. Comme se serrer la main. Qui se préoccupait encore que le but d'entrechoquer des gobelets de métal était d'échanger quelques gouttes, prouvant ainsi qu'aucun des deux récipients ne contenait de poison ? Qui se préoccupait que le but de se serrer la main était de montrer qu'on n'y dissimulait pas de dague ?

L'histoire efface le sens des rituels, les détourne, plus sûrement que si on les avait jetés dans un grand feu avant de les frapper au marteau pour en changer la forme, le sens, l'utilité.

Le vin était frais, c'était mieux ainsi. Un rosé ne se déguste pas autrement. Il était fruité, un peu sucré, doux en bouche. Il n'était pas nécessaire d'y rechercher mille parfums. Ce n'était qu'un vin de soif, un vin pour les soirées sur une plage dans un été naissant.

Quand les deux verres furent vides, l'homme dit simplement : « il est temps ». Elle acquiesça.

Il se sépara de sa compagne mais ne se leva pas. Il avança à quatre pattes jusqu'au panier dont il sortit la

Douze mois

boite de grandes allumettes. Il en prit une, la frotta comme il le fallait et attendit quelques secondes, en la protégeant du vent, que le feu fut assez fort. Alors, il plongea l'allumette dans les interstices du toit du bûcher.

S'allongeant sur le ventre, redressée sur les coudes, la femme s'était approchée. Elle commença à souffler un peu, très doucement, dans la demeure du feu. Le papier brûlait mais il fallut une deuxième allumette pour que les premières brindilles rougeoient. L'homme introduisit un peu de papier, glissant des feuilles comme il avait glissé les deux allumettes jusque dans le cœur du foyer.

Enfin, le feu démarra pour de bon. Les premières flammes embrasaient les brindilles mais commençaient aussi à attaquer les bûches. D'inerte, le bois devint un spectacle presque vivant. Des points rougeoyaient avant de s'éteindre tandis que d'autres points s'allumaient plus loin. Et puis la fumée commença à s'échapper tandis que des flammes de plus en plus hautes attaquaient le toit du bûcher.

Ca y était, le feu était une réalité. Sa force sauvage irradiait les deux amants. Ils en sentaient la chaleur de plus en plus vive. Les flammes jaillirent enfin du toit de bûches, montant à l'assaut des cieux et, déjà, de la broche.

La femme la retira de sur les deux pieds et avança à genoux jusqu'à la glacière. Elle prit soin de se laver les mains avec un peu d'eau puis se saisit des

Douze mois

morceaux de viande et de légumes. Elle enfonça la broche au cœur d'un oignon puis d'un morceau de poivron avant de transpercer un morceau de viande. Puis elle recommença jusqu'à l'épuisement des stocks.

S'aidant de ses deux mains, elle replaça alors la broche au dessus du feu. L'homme vint lui embrasser le front. Il écarta du feu la glacière et le panier, veillant à ce qu'une distance raisonnable autour du feu soit vide de tout objet. Il ne restait qu'eux.

Alors il l'aida à se relever. L'enlaçant, il croisa ses mains sur le ventre vide de la femme. Il déposa un baiser dans le cou qu'elle offrait à son admiration. Mais ils regardaient ensemble le feu.

Les flammes tentaient de lécher le contenu de la broche sans y parvenir. Leur chaleur, cependant, suffisait à cuire doucement la viande et les légumes.

Depuis combien de millénaires l'humanité connaissait-elle des scènes semblables ? La question divisait encore les anthropologues. Allumer un feu et y faire cuire sa nourriture pouvaient sembler tellement naturel ! Mais aucune espèce vivante sur Terre en dehors de l'être humain n'était parvenu à atteindre ce stade de l'évolution.

Maîtriser le feu entraînait tout le reste. Les premiers hommes n'avaient pas de broches en acier pour faire rôtir leurs repas car il n'avait pas de métal. Sans doute utilisaient-ils des broches en bois, un bois résineux et humide qui résistait bien aux flammes.

Douze mois

Et puis, finalement, le feu avait permis de maîtriser le métal. Et voilà que surgissait Héphaïstos faisant rougir le fer, le frappant, le façonnant, créant mille merveilles et mille armes. Outre le feu, l'homme fabrique ainsi de multiples outils, des objets qui n'ont pas une utilité directe mais qui servent à concevoir ou créer ce qui sera vraiment utile. Cela aussi est la signature des êtres intelligents : cette capacité à créer pour un usage intermédiaire.

Un petit feu sur la plage a peu à voir avec un haut fourneau et une usine métallurgique. Mais, pourtant, c'est bien son ancêtre et son cousin. Tout n'est devenu possible que parce qu'un jour un humain a allumé un feu comme ce petit feu de plage.

Le feu a ainsi de multiples dimensions. Il peut aussi bien chauffer, cuire des aliments, qu'être un moyen de fondre le métal pour créer des outils, des armes ou des œuvres d'art... Et puis le feu brûle également ce qui doit disparaître. Il purifie. Il permet d'éliminer les déchets. Il fertilise les champs en y brûlant les pailles résiduelles comme il assassine les forêts.

Il construit, il détruit. Il est l'outil par excellence. Il n'est rien sans intention. Sa nature est neutre, son essence fait tout. Il est le serviteur dévoué.

L'homme relâcha son étreinte autour de la taille de la femme. Il l'entraîna dans une danse autour du feu, une danse comme celle que l'on pratiquait jadis, comme

Douze mois

celle que l'humanité a toujours mené depuis qu'on peut la nommer humanité.

C'est cela aussi être homme : danser autour du feu primordial, célébrer la force domestiquée, célébrer l'outil et le génie de l'humanité, tout en reconnaissant cette force sauvage, presque animée de sa vie propre. Le feu créateur et destructeur, l'outil et l'arme comme la force qui peut échapper à tout contrôle et incendier une ville.

Le feu est honoré, prié, célébré car l'homme veut en garder le contrôle. Il est le symbole de la force que l'homme veut maîtriser, une force au delà de lui-même, une force divine.

Célébrer Bélenos, le dieu du feu solaire primordial en ignorant la distinction entre combustion et fusion nucléaire, ou célébrer Héphestos, le dieu de l'industrie et des forgerons. Célébrer le feu des brûlis, le feu qui cuit les aliments, le feu de la forge, le feu qui réchauffe lorsque le froid est là. Danser durant Beltaine autour de grands bûchers ou autour de sapins avec des bougies dans les cheveux. Prier, danser, pour espérer maîtriser ou, au moins, retenir ce feu sauvage et le civiliser.

Et quand les dieux se plient aux hommes, tous les hommes doivent se plier aux dieux des hommes de pouvoir. Le feu devient alors l'outil ultime des serviteurs des dieux. Il devient leur arme. Le pouvoir dresse alors de grands mats autour desquels on entasse du bois et de

Douze mois

la paille. Et puis on place sur ces bûchers, attachés aux mats, les gens qui n'honorent pas ce qu'ils devraient.

Honorer le feu est alors sans utilité. Le feu divin est devenu un feu serviteur de basses œuvres. Ses victimes ne sont pas vraiment les siennes. Il n'est que l'opérateur inconscient de meurtres décidés par d'autres, par des hommes. Triste est le sort de ce feu rabaissé à n'être qu'une fournaise d'une purification incertaine.

Le feu n'est plus rien. Le feu n'est qu'un outil. Les dieux sont tous comme lui. Ils ne sont plus servis. Ils sont devenus esclaves, otages et outils des hommes qui s'en servent pour justifier ou assurer leur pouvoir.

Le septième jour, Dieu se reposa. Ce fut désormais à l'homme d'agir.

Douze mois

Juillet

« Sous le soleil, exactement
Pas à côté,
Pas n'importe où
Sous le soleil, exactement
Juste en dessous »

Serge Gainsbourg
(*Sous le soleil exactement*)

Depuis la fin de l'hiver, ils n'avaient pas eu beaucoup de temps pour eux, rien que pour eux, en dehors de trop courtes nuits, des week-ends toujours occupés de mille tâches ménagères... Alors, voilà, ils l'avaient bien mérité.

Il écarta les jambes, plantant sauvagement un talon puis l'autre dans le sable fin. Il écarta les bras en les levant vers le ciel, fermant les poings. Et alors il ferma les yeux pour regarder le soleil en face. Il sentit la chaleur lui irradier le visage. Il sentit la lumière au travers de ses paupières. Et ses narines furent envahies des embruns.

Il ouvrit la bouche. Un goût salé s'y déposa quand il entreprit d'aspirer de grandes quantités de cet air si différent de celui de la grande ville. L'océan était là, pas très loin, quelques mètres. Le sable était encore humide. L'océan se retirait. Mais il reviendrait, comme à

Douze mois

chaque fois, comme chaque jour, depuis toujours et jusqu'à la fin des temps.

Enfin, il se sentit suffisamment rassasié de cette première sortie de découverte. L'initiation s'était bien déroulée. L'endroit était à son goût pour se reposer, pour être avec elle, pour n'être qu'avec elle.

Il baissa la tête en ouvrant les yeux. Ses bras reprirent la place voulue par la gravité, le long de son corps. L'océan était là, devant lui.

Aussi loin que son regard portait, il n'y avait qu'une surface lisse d'eau bleue sous un ciel sans défaut, plus clair que l'océan mais encore plus uniforme. Rien ne venait perturber cette perfection sans tâche. Les nageurs n'étaient pas encore sortis, les bateaux demeuraient encore au port. Il était tôt.

Malgré tout, de l'écume blanchâtre balafrait l'océan. L'eau n'était pas immobile. Elle s'agitait, parcourue dans ses profondeurs par mille créatures, tiraillée par les volontés des astres, Lune et Soleil. Elle allait et venait, s'abîmant sur la plage ou les rochers qu'elle tentait de noyer.

Le ciel, lui, ne connaissait pas de vagues. Si l'air s'agitait, rien ne trahissait ses mouvements. Aucune danse de nuages ne pouvait être vue à l'horizon. Le ciel était bien sans défaut, parfaitement bleu.

Il était juste percé du soleil, comme un tissu serait retenu au plafond par une punaise. A quoi servirait

Douze mois

le ciel s'il n'y avait pas de soleil ? Existerait-il seulement ? Tomberait-il soudain sur la Terre comme les Gaulois le craignaient ? Les pensées les plus absurdes surviennent quand un homme plante ses pieds ainsi face à l'océan, sous le soleil.

La femme passa soudain à la droite de l'homme. Il sentit un courant d'air avant de la voir courir vers l'océan. Elle l'avait volontairement frôlé sans pour autant le bousculer.

Plouf.

Elle était dans l'eau. Elle l'agitait mais c'était tout à fait négligeable par rapport aux mille mouvements voulus par les lois de la physique. Parfois, elle disparaissait sous une vague. Qu'importe. Pour l'homme, c'était comme si un second soleil s'était installé sur Terre.

Mais, celui-ci, au moins, il pouvait le regarder bien en face. Il en détaillait les mille charmes. Il voyait les cheveux emportés autant qu'englués par l'océan. Il voyait le sourire éclairer le visage, la bouche recracher l'eau salée qui s'y était imprudemment aventurée.

Parodiant la position que l'homme avait prise en arrivant sur la plage, la femme planta ses talons dans le sable couvert d'eau, assurant ainsi une position ferme, laissant l'océan balloter autour de son bassin. Elle ne se préoccupait plus de l'océan derrière elle, des vagues qui menaçaient à chaque instant de la submerger. Elle était

Douze mois

solide. Elle ne craignait rien. Elle le regarda, ses yeux plantés dans les siens. Elle écarta et leva les bras vers le ciel, fermant les poings. Sa poitrine ferme se redressa vers l'homme.

Elle bougea les hanches et les épaules au son d'une musique imaginaire à moins que ce ne soit au rythme des vagues de l'océan. Les deux seins dansèrent comme entraînés dans un rock endiablé.

Et il fut alors lui aussi dans l'eau, courant ou nageant vers elle, ou quelque chose entre les deux. Il se saisit de cette femme qui l'avait provoqué. Ses bras puissants l'enlacèrent, ces bras qu'elle aimait tant sentir autour d'elle.

Il l'embrassa goulûment. Qu'est-ce qui était salé ? Ses lèvres ou l'océan ? Son désir ou le sien ? Qu'est-ce qui était humide ? Sa main, ses cheveux ou l'océan qui tentait de les noyer tous les deux en un seul geste ? La vague les couvrit en entier avant d'aller s'abîmer sur la plage, d'y être anéantie puis de disparaître dans son océan de naissance. Raté.

Eux étaient toujours là, l'homme et la femme, comme si rien ne s'était passé, comme si la vague n'avait jamais existé. Leurs lèvres restaient collées ensemble. La femme demeurait blottie au creux de bras solides comme dans un cocon protecteur. Eh bien oui, elle aimait cela. Et lui aussi aimait la sentir dans ses bras.

Ils n'étaient pas toujours ainsi. Elle pouvait avoir mille tâches à réaliser qui auraient été impossibles à

Douze mois

réussir avec cet homme autour d'elle, la collant plus qu'un vêtement. De même, lui ne pouvait pas rester immobile avec une femme à tenir. Lui aussi avait ses travaux à accomplir. Mais, de temps en temps, ce geste ancestral, venu du fond des temps, leur plaisait.

Bien des choses varient dans l'existence. Ainsi, sous l'effet du soleil, les peaux encore pâles d'avoir été enfermées dans l'air enfumé de la ville et les costumes stricts allaient devenir de superbes bijoux aux mille teintes d'ocre et d'or. Plus les peaux seraient foncées, mieux cela vaudrait. Plus elles pourraient se nourrir de soleil, plus la femme et l'homme seraient heureux.

Ni l'un ni l'autre ne seraient alors conscients qu'il n'en avait pas toujours été ainsi. Eh bien oui, il n'y a pas si longtemps, quelques dizaines d'années tout au plus, seules les peaux pâles pouvaient être associées au bonheur. Elles étaient la marque de l'élite, des humains oisifs et riches qui pouvaient prendre des vacances alors qu'ils n'en avaient nul besoin, de ceux qui pouvaient se couvrir de belles étoffes ou se protéger avec des parasols.

A l'inverse, les peaux sombres, burinées par le soleil, étaient la marque indélébile des travailleurs les plus pauvres, obligés de souffrir sous le joug du soleil dans des tenues trouées et sans grâce, voire peu ou pas de vêtements. Et si la peau était totalement sombre de naissance, l'infamie était telle qu'elle ne pouvait qu'être la marque des enfants de Caïn, la race maudite vouée à

Douze mois

servir les bénis qui s'étaient donnés la peine de naître dans la bonne race, la bonne classe sociale, le bon pays.

Lovée dans les bras de l'homme, enfoncée à moitié dans l'océan qui la couvrait régulièrement, la femme ne pensait pas à tout cela. Elle s'abandonnait à son bonheur d'être là. Et lui, de même, n'avait d'autre pensée, d'autre rêve, qu'elle, cette femme qui suffisait à son bonheur. La vague qui, régulièrement, l'ensevelissait en même temps que la femme n'avait pas d'importance.

Autour d'eux, il n'y avait rien ni personne. Ils étaient là, dans la douceur d'un océan chaud. Ils étaient bien, simplement. Voilà. Que pouvait-il y avoir d'autre au monde ?

La plage était encore déserte. Dans l'hôtel de luxe, les clients encore pâles d'avoir tant vécu dans les villes enfumées dormaient encore. Certains prenaient leur petit déjeuner. Le personnel à la peau plus sombre s'agitait autour d'eux. Tout était normal.

Et dehors, le soleil était déjà haut dans le ciel. Il chauffait un homme et une femme à demi engloutis. Et cela lui plaisait.

Douze mois

Août

« Je ne sais plus comment te dire
Je ne trouve plus les mots
Les mots qui te faisaient rire
Ceux que tu trouvais beaux (...)
Dis moi
Regarde-moi
Je ne sais plus comment t'aimer
Parle-moi »

Isabelle Boulay (*Parle moi*)

L'homme posa ses mains sur les hanches de la femme. Il se colla à son dos et l'embrassa dans le cou. Il fut surpris qu'elle se tortilla comme pour se débarrasser d'un filet qui l'aurait soudain couverte.

« Laisse-moi » dit-elle sèchement.

L'homme retira ses mains et recula. Il la regarda lui tourner le dos, les bras croisés sur sa poitrine, le regard triste se réfléchissant dans la fenêtre donnant sur la cour de l'immeuble. Dehors, il faisait beau, il faisait chaud, mais c'était de nouveau l'air enfumé de la ville.

« Tu as du travail, non ? »

L'homme fut surpris par ce rappel impératif à ses devoirs.

« Ca a bien avancé durant nos vacances. L'équipe a bien travaillé. Je suis en train de remettre tout bien au propre, de vérifier les résultats pendant qu'eux-mêmes

Douze mois

prennent un peu de repos... D'ici un mois, un peu plus peut-être, cela devrait être terminé. J'aurai alors quelques semaines de paix avant une nouvelle mission. Mais, et toi, tu restes à regarder tristement par la fenêtre ? »

« Non, j'allais me rendre chez moi pour continuer mon travail. Moi, j'ai du retard. Et on me l'a rappelé. »

Voilà qui rassurait un peu l'homme. La mauvaise humeur de la femme était d'origine professionnelle. Il préférait cela.

Mais comment dissiper tous les doutes ? Après tout, ils ne vivaient ensemble que depuis peu de temps. Ils se connaissaient depuis à peine plus longtemps. Tout cela pouvait n'être qu'un fugitif instant de la vie de chacun et, demain, voilà, ça serait fini, envolé. Elle repartirait et lui resterait seul. La vie reprendrait son cours ordinaire. A quoi bon vouloir résister aux flots du temps qui passe en emportant tout ? Cette femme n'était pas la première à partager sa vie. Elle ne serait sans doute pas la dernière.

La femme se détourna de la fenêtre, se retournant en bousculant presque l'homme qui s'écarta pour la laisser passer. Sans un mot, pas même d'excuse, elle se dirigea vers l'entrée, enfila son manteau et ses chaussures.

« Bon, j'y vais. »

Y enfouissant sa main, elle vérifia que, dans sa poche de manteau, elle avait bien mis son porte-

Douze mois

monnaie, ses clés de porte et une carte mémoire informatique. Elle sortit de l'appartement et claqua la porte derrière elle avant de disparaître dans l'escalier.

L'homme resta un moment debout, à regarder la porte. Elle était partie. Elle n'avait pas dit « à ce soir » ni même salué. Un jour, elle partirait sans doute pour de bon comme cela. Mais pas aujourd'hui. Non, pas aujourd'hui. Beaucoup trop de ses affaires occupaient encore les placards. Elle pouvait abandonner un homme mais pas ses culottes.

C'est ainsi que l'homme tentait de se rassurer. Il soupira et retourna à son travail, sur son ordinateur. Peut-être n'aurait-il pas dû prendre cette pause de quelques instants pour tenter d'aller l'enserrer.

Et, de fait, elle était revenue le soir, un peu plus tard qu'à son habitude. Son humeur restait maussade. Elle voulut aller se coucher tôt, juste après dîner. Au cours même du repas, les discussions animées qu'ils aimaient tant tous les deux avaient manqué. Du moins, elles lui avaient manqué à lui. Impossible de comprendre ce que la femme en pensait. Elle ne dit pas grand'chose.

Avec un ton conciliant, l'homme lui dit de se coucher rapidement si tel était son désir. Il s'occuperait de la vaisselle. Il lui restait quelques petites choses à terminer avant d'aller lui-même au lit. Sans remercier,

Douze mois

en silence, elle quitta le séjour, fit un passage par la salle de bain et s'enfuit dans la chambre.

Resté seul, l'homme termina de ranger les affaires domestiques puis il se rendit dans son bureau. Son ordinateur était toujours allumé. Quelques papiers traînaient encore. Il lui fallait d'abord classer de manière appropriée tous ces documents.

Il prit en main un paquet de feuilles et en aligna les bords. Il s'apprêtait à en frapper une arrête contre le bois du bureau pour achever l'égalisation quand une carte mémoire informatique s'échappa.

L'empêchant de tomber sur le sol, l'homme l'attrapa. Il s'en saisit entre le pouce et l'index puis la regarda de près avec incrédulité. Il l'avait cherchée une partie de la matinée avant de renoncer. L'homme sourit. Il devrait mieux ranger son bureau : ses affaires ne s'y perdraient pas.

Il vérifia sur son ordinateur que la carte était bien celle qu'il pensait. Il y supprima une sauvegarde désormais obsolète et lança la génération de celle du jour. Son employeur n'aimait guère qu'il procède de la sorte : tout était déjà transmis par liaison sécurisée. Qu'il existât une copie sur un support physique autre que sur l'ordinateur bardé de logiciels de protection était plus qu'une précaution inutile : c'était un risque. Mais l'homme était de cet âge qui a connu l'époque où les ordinateurs peuvent tomber en panne en effaçant des mois de travail. Quand tout fut en ordre, l'homme lança

Douze mois

la longue procédure d'extinction et rangea la carte mémoire à l'abri dans un boîtier en plastique, à côté de l'écran.

Après être rapidement passé dans la salle de bain, il se déshabilla dans son bureau pour adopter sa tenue de nuit. Il ne voulait pas être obligé d'allumer la lumière dans la chambre au risque de réveiller sa compagne.

Enfin, il éteignit les lumières dans toutes les pièces où elles brillaient encore. Puis, se guidant par les ombres des meubles autant sous la clarté de la Lune et des étoiles par delà les fenêtres que dans sa mémoire, l'homme entra silencieusement dans la chambre.

La pièce était parfaitement sombre : la fenêtre était occultée d'un lourd rideau de velours. Le noir fut complet quand l'homme referma la porte derrière lui. Avançant au jugé, il s'arrêta avant de heurter du tibia le bois du lit. Il se pencha et vérifia à l'aide de sa main la présence du meuble à la place qu'il pensait.

Il souleva légèrement la couette de son côté et s'introduisit le plus doucement possible dans la couche froide de son côté. Mais il sentait la chaleur de la présence de sa compagne. Elle était bien là. Elle n'avait pas bougé.

Couché sur le côté, l'homme la regarda. Mais elle-même était allongée sur le dos. Sans aucun doute, ses yeux étaient ouverts. L'homme vit ses paupières se fermer et se rouvrir. Elle regardait le plafond.

Douze mois

« Tu ne dors pas ? » demanda-t-il doucement. Il ne voulait pas la réveiller s'il s'était trompé.

« Je suis fatiguée » répondit-elle sèchement mais pas plus fort.

Il s'approcha d'elle par une rapide reptation. Leurs peaux se touchèrent, ventre contre flanc. L'homme posa sa main sur l'une des cuisses de la femme puis remonta par dessus la culotte jusque sous le vieux T-shirt, allant chercher la chaleur de la poitrine.

Elle n'avait pas frémi un seul instant au cours du trajet de la main. Mais quand celle-ci arriva sur la poitrine, la femme répéta sans la moindre variation de ton : « je suis fatiguée ». Elle se retourna alors et se coucha sur le flanc afin de n'offrir plus que la vision de son dos à son compagnon.

L'homme revint seul dans sa moitié de lit, dans son territoire, cessant aussitôt son intrusion. La main encore chaude d'avoir caressé la poitrine de la femme vint se porter autour du phallus de son maître. Il fallait l'apaiser dans le caleçon qui l'abritait, bien le ranger pour passer la nuit même s'il restait rigide encore quelques minutes.

L'homme regarda sa compagne. Il voyait à peine une ombre. Il devinait vaguement le corps allongé là, dans la position généralement adoptée par la femme pour dormir. La pièce était dans une obscurité trop grande pour que les yeux puissent être réellement utiles.

Douze mois

Mais l'homme les gardait ouverts. Il voulait voir sa compagne. Il tentait de la voir. Il y avait une chevelure où il aimait perdre ses mains et son nez. Plus bas, obstacle encore plus certain que la nuit pour utiliser la vision, la couette recouvrait tout.

Qu'importe. L'homme n'avait pas besoin de voir. L'homme savait. Sa foi ne nécessitait nullement qu'il vérifie. Il y avait d'abord cette nuque ferme qu'il aimait embrasser. Et puis, en descendant, un dos bien musclé à force d'exercices en salles de sport, plusieurs heures par semaine. La bouche de l'homme aimait vérifier du bout des lèvres ou de la langue la forme parfaitement harmonieuse de ce dos.

Plus bas, les formes étaient encore plus attirantes. Bien des hommes se retournaient dans la rue. Tout le corps de l'homme aimait cette partie de la femme : les yeux, les lèvres, la langue, les mains... L'autre face n'était pas en reste. Et puis, plus bas encore, les cuisses, les jambes, les pieds. Il se souvenait de tout.

L'homme connaissait tout ce corps par cœur. Il l'avait caressé et embrassé jusque dans le moindre centimètre carré. Mais, ce soir, il ne devrait donc n'en rester qu'un souvenir.

Brutalement, la femme se retourna. Elle avait changé de flanc pour s'allonger et offrait désormais sa face plutôt que son revers.

« Tu ne dors pas, n'est-ce pas ? »

« Non » confirma l'homme.

Douze mois

« Je suis tellement fatiguée mais si nerveuse que je ne parviens pas à dormir. Epuise moi, veux-tu ? »

La main de la femme enveloppa le phallus au fond du caleçon de l'homme, vérifiant sa turgescence. Elle débarrassa l'homme de l'encombrant sous-vêtement. Puis elle le plaqua sur le dos.

Elle prononça juste un « excuse-moi, je suis vraiment nerveuse en ce moment » avant de s'empaler sur le phallus. Elle avait bloqué le bassin de l'homme entre ses genoux et se servait de son compagnon comme d'un godemichet.

Quand elle eut fini, elle posa un baiser sur le front de l'homme puis retourna dans sa moitié de lit, s'allongea sur le flanc, n'offrant plus que son dos à l'homme. Rapidement, sa respiration fut celle d'une dormeuse.

Les yeux humides de nostalgie, l'homme s'endormit.

Douze mois

Septembre

« Je travaille pour quelqu'un qui viendra après. »
Paul Valéry (*Cahiers*)

Tout était accompli. La tâche était achevée. Ces longs mois d'efforts avaient mené à l'aboutissement d'une difficile mission. L'homme sourit.

Face à son écran d'ordinateur, il était épuisé mais heureux. Dehors, le soleil commençait à triompher. La synchronisation était parfaite. Un jour nouveau, une période nouvelle de sa vie : les deux démarrages pouvaient être symboliquement liés.

Il lança la sauvegarde sur la carte mémoire. Quand cette procédure hétérodoxe fut achevée, l'homme activa le processus de transfert des données vers les ordinateurs centraux via le réseau ultra-sécurisé. Quand il aurait confirmation que tout était en ordre, il pourrait lancer le nettoyage intégral de sa machine et détruire physiquement la carte mémoire en la réduisant en charpie.

En attendant, il la rangea précieusement dans l'habituel boîtier en plastique. Tant que tout le transfert et les sauvegardes centrales n'étaient pas validés, ce petit bout de plastique et de semi-conducteurs contenait de manière certaine tout son travail. C'était son bien le plus précieux pour encore quelques heures. Ensuite, il

Douze mois

faudrait détruire ce support et ne jamais avouer qu'il avait existé.

L'homme savait qu'il aurait du mal. Jusqu'à présent, il avait toujours respecté les règles de sécurité. Mais il s'agissait là de l'œuvre de sa vie. Son cœur s'était attaché à ce travail au delà de toute raison. Sa tête savait depuis le premier jour que cette œuvre ne pourrait jamais être autre chose qu'une mission après d'autres missions et avant d'autres missions.

Comment assumer une paternité de quelque chose que nul ne connaîtrait en détail ? L'homme n'était pas artiste. Il n'avait pas vocation à être célèbre. Il avait accompli sa mission, son œuvre. Voilà, c'était fini. Cela ne le concernait plus.

Cela ne devrait plus le concerner. Son existence même ne devait pas être connue. De quiconque. Son rôle exact resterait un mystère pour qui pourrait avoir connaissance de son travail. L'homme se savait voué à l'anonymat.

Il devrait changer de métier. Devenir musicien, peintre ou écrivain. Là, au moins, il pourrait devenir célèbre et reconnu pour ses œuvres.

Non, c'était ridicule. Outre que l'homme se savait sans talent artistique, il ne travaillait pas pour la célébrité, la gloire. Sa richesse était toute relative. Sa situation était aisée, bien sûr, mais sans excès. Il aurait pu gagner beaucoup plus en choisissant une autre carrière. Il le savait. Mais le salaire de sa peine lui

Douze mois

suffisait. Là encore, c'est sa tête qui le forçait à négocier des augmentations régulières. Son cœur n'en avait pas envie. Il appréciait cet argent comme le signe d'une reconnaissance. Ces sommes supplémentaires viendraient juste gonfler un peu plus les réserves, l'épargne de précaution jamais suffisante pour calmer les angoisses.

L'homme venait d'une famille d'extraction plus ou moins modeste. Il n'avait jamais connu la pauvreté dont s'étaient échappés ses parents. Mais la peur de manquer lui avait été transmise en héritage.

L'homme prit en main la précieuse carte mémoire. Il la fit tourner entre ses doigts en souriant d'un air sadique. Oui, dans quelques heures, il la détruirait. Il l'avait en main. Il en était le maître.

En elle-même, cette carte ne valait pas grand'chose. Mais, en son sein, quelques particules élémentaires avaient été orientées d'une certaine manière pour collecter et stocker le résultat de mois de travaux ardu.

Pour quelques heures encore, l'homme avait le pouvoir de réclamer la gloire. Il pourrait faire fi de toutes les procédures. Il pourrait nier tous les accords de confidentialité. Il pourrait péter un câble. Il pourrait divulguer sur des serveurs du monde entier le résultat de ses travaux. Il pourrait obtenir la gloire. Il pourrait exiger que chacun connaisse son nom.

Douze mois

Non.

Il le savait, malgré tout. Il ne récolterait que l'opprobre des siens. Et il perdrait tout, argent, travail, liberté. Même sa compagne, dont nul ne connaissait l'existence, ne pourrait pas le suivre dans son enfer. Il la perdrait aussi.

L'oeuvre est sa propre récompense.

Voilà. C'est tout ce qu'il fallait se dire. Ni gloire ni richesse ne pourrait compenser cette satisfaction d'avoir simplement achevé sa tâche. Une mission qui vient au milieu de la mission de tant d'autres. L'homme savait qu'il n'était qu'un chaînon dans une immense succession d'hommes et de femmes, une succession qui devait avoir un début, quelque part dans les brumes des origines de l'humanité, et qui devrait connaître un jour une fin, lorsque l'humanité s'éteindrait.

Il ne vivrait pas assez vieux pour voir l'humanité dans un musée. Il disparaîtrait bientôt, dans moins d'un demi-siècle sans doute. Et tout le monde l'oublierait de manière certaine. Même ceux qui l'avaient connu. Ses amis mourraient tous plus ou moins à la même époque. Il ne resterait donc plus de lui que son oeuvre.

L'homme aurait contribué. Il aurait apporté sa pierre à cet immense édifice construit depuis des millions d'années. Sa satisfaction d'y être parvenu, même si nul ne devait jamais le savoir ou connaître son nom, était sa récompense.

L'oeuvre est sa propre récompense.

Douze mois

Les Anciens avaient raison de le proclamer. Ces Anciens, la plupart ont été oubliés. Même de leur vivant, bien peu obtenaient une certaine renommée ou une petite gloire.

Faire construire une pyramide par des milliers d'esclaves ? Quelques archéologues connaîtraient votre nom en imaginant comment le prononcer. Des touristes viendraient voir. Ils se souviendraient du nom de la ville, si le restaurant du midi était bon, si l'hôtel était confortable.

Tel autre avait gagné une bataille mémorable. Son peuple a disparu. Celui qu'il avait vaincu également. L'enjeu de la guerre a été oublié. Tout le monde n'a pas la chance d'être Alexandre le Grand ou Napoléon parmi les milliers de rois ayant régné sur cette Terre.

Et puis même les dieux se font oublier. Combien de Créations furent contées ? Chaque peuple avait son panthéon, ses mythes, sa Création, ses dieux. Une fois le peuple oublié ou converti, tout cela part à la poubelle. Et puis, même quand le dieu encore en vogue peut se targuer d'être encore prié, il reconnaît lui-même qu'il lui fallut se reposer.

Le septième jour, Dieu se reposa. Ce fut désormais à l'homme d'agir. Voilà. Même les dieux, finalement, tout le monde les oublie parce qu'ils ont achevé leur tâche.

L'homme reposa le boîtier de la précieuse carte mémoire à côté de son écran. Il eut un spasme de rire.

Douze mois

Vanité des vanités, tout est vanité. Quelques grammes de plastique. Une marche dans l'avancement de l'homme. Une marche pour avancer plus haut. Rien qu'une petite marche, une contribution d'un homme à l'humanité.

Le transfert des données par le réseau sécurisé était achevé. L'homme lança a procédure d'extinction de son ordinateur.

Encore en tenue de nuit, la femme entra à ce moment là dans le bureau et vint enrober l'homme dans ses bras. Elle portait encore sur elle l'odeur de la sueur de la nuit. L'homme lui caressa les mains.

« Tu n'as pas dormi ? Tu as travaillé toute la nuit ? » demanda-t-elle.

« Oui. J'ai voulu terminer mon travail. Je n'aurais pas pu dormir aussi proche du but. Mais, maintenant, je vais aller me coucher. »

Il se retourna dans ses bras et l'embrassa.

Douze mois

Octobre

« La peur n'est jamais dans le danger, elle est dans nous. »

Henri Beyle dit Stendhal (*De l'amour*, 1822)

D'où viendrait la menace quand elle se matérialiserait ? C'était la seule vraie question. L'homme restait chez lui, enfermé, depuis des jours, bientôt des semaines. La femme faisait les courses, sortait pour se rendre dans son appartement où elle travaillait dans la journée, puis elle rentrait. Jusqu'ici, elle était toujours rentrée saine et sauve. Jusqu'ici, elle avait toujours haussé les épaules quand il lui avait parlé de la menace. Jusqu'ici, jamais elle ne s'était sentie menacée, sauf par un quelconque pervers sexuel de bas étage la frôlant dans les transports en commun.

Devenait-il fou ? Il se posait la question, plusieurs fois par jour. Non, il avait senti, lors de son dernier entretien avec son employeur, que quelque chose s'était passé. Il ne savait pas quoi. Mais il savait.

On ne lui avait pas confié de nouvelle mission. Son ancienne équipe avait été dispersée. On avait changé les numéros de téléphone, les identifiants électroniques. « Simple précaution » avait-on répondu à ses questions. On ne lui avait pas dit à cause de quoi ces précautions avaient été prises.

Douze mois

Il était certain d'avoir été suivi. Des gens passaient dans la rue qui n'étaient pas habituels ou dont l'attitude n'était pas ordinaire. Il le savait. Il le sentait. Et il ne pouvait pas s'empêcher de regarder par la fenêtre, en poussant légèrement le rideau de velours, en se plaquant au mur pour éviter d'être la cible d'un tireur embusqué dans un autre immeuble en face.

D'un autre côté, une telle violence évidente n'était pas probable. Sa disparition, si elle avait été décidée, devrait forcément être discrète. Rester ici, enfermé, pouvait être une solution temporaire, mais pas éternelle. Il lui faudrait partir de manière inattendue en espérant surprendre ses poursuivants.

Peut-être que c'était cela qu'ils voulaient. Le rendre fou. Le pousser à fuir. Ou bien à se suicider. Quelle mort est moins suspecte qu'un authentique suicide, de préférence devant témoins ?

Il pourrait aussi simplement disparaître. Pas de corps. Pas de trace. Pas de meurtre. Des milliers de gens disparaissent tous les ans, dit-on. Ils veulent changer de vie. Et que pourrait vouloir l'homme ? Changer de vie. Donc il allait forcément vouloir disparaître. Et s'il disparaissait, personne ne pourrait suspecter quoique ce soit.

Il se plaqua contre le mur, à côté de la fenêtre donnant sur la rue. Il souleva le lourd rideau de velours. Il jeta un regard dehors. Encore des gens qui passent. Des gens qu'il n'a jamais vus. Sauf cette petite vieille, là,

Douze mois

qui est déjà passée dans le même sens quelques heures plus tôt, comme si elle faisait le tour de l'immeuble toujours dans le même sens. Un peu comme si elle procédait dans le sens inverse du jeune portant un étui à violon. Un étui à violon, quoi de plus ordinaire ?

Quelque chose va arriver, c'est certain.

Et le pire n'est-il pas tout simplement la mort ? Voilà, c'était dit. Il craignait la mort. Ou, plus encore, il craignait la souffrance, la torture.

Alors, plutôt que d'endurer la lente torture de l'attente, pourquoi ne pas se montrer ? Pourquoi ne pas aller au devant de la mort ?

Mais, dans tous ces gens qui passaient, qui serait la Mort ? Ne risquait-il pas de tomber sur quelque brigand qui le frapperait et lui volerait son portefeuille ? Il ne pouvait pas se livrer.

Et puis, cette menace qu'il sentait autour de lui, peut-être n'était-elle pas humaine. En ces temps de fête de Samain, cette période entre le passé et le futur, où tous les possibles, toutes les portes, sont ouvertes, la menace ne pourrait-elle pas venir d'ailleurs ? Depuis son enfance, l'homme s'en souvenait, il avait peur de ces nuits entre la période claire du cœur de l'année moderne et la période sombre. L'ogre n'était-il pas sous le lit ? Dans le placard de la chambre ?

Un démon n'apparaîtrait-il pas dans le miroir ? L'autre monde possédait des portes vers le nôtre. Autant

Douze mois

d'endroits où les cauchemars deviennent réalités. Où l'homme pourrait disparaître, emporté vers un destin qui n'était pas le sien, ailleurs, à l'extérieur de son monde d'origine.

L'estomac gargouilla. Il se tordait, torturé par les acides produits en excès. Voilà une forme de mort plus subtile que toutes les autres : s'autodétruire.

Car les monstres peuvent se réfugier dans nos tripes. Ils peuvent pousser ou tordre l'estomac. Ils peuvent rendre malade. Et puis la victime explose. Le monstre lui déchire les entrailles pour jaillir. Ou bien l'homme s'effondre, dévoré de l'intérieur.

C'est la peur, ce monstre qui détruit de l'intérieur. La menace n'avait pas besoin d'être réelle. Il suffisait que la peur le soit. La mort, si on l'accepte, est un repos. La peur ne l'est jamais.

Nichée au fond de soi, elle est toujours là. On ne peut s'éloigner d'elle. On emporte toujours avec soi sa peur dans sa course vaine pour la fuir.

Douze mois

Novembre

« Les premières notes de *November*, reconnaissables entre toutes, se rappellent à mon souvenir (...). Une de ces chansons qui n'en finissent pas de se révéler à chaque écoute sans jamais perdre de leur mystère. »

Mélanie Fazi

(*Matilda*, dans « *Serpentine* »)

« Viens ! »

L'usage de l'impératif n'était pas un abus. C'était un ordre qui ne souffrait aucune contestation. Il était déjà debout, la regardant avec inquiétude, voire panique. Il était rongé par la peur. Par l'épuisement aussi, sans doute. Elle le regarda et, sans un mot, se leva.

Elle s'était assoupie quelques instants sur un rocher. Elle était fatiguée. Il avait accepté d'arrêter la voiture dans ce chemin creux. Lui aussi avait besoin de vider sa vessie. Il avait fait vite. Puis il était retourné à pieds jusqu'à la grande route. Se cachant dans les buissons de ronces desséchées, il avait regardé à droite et à gauche. Il n'avait rien vu. Alors il était revenu vers elle. Il fallait profiter de l'avance. Ne pas la perdre.

Elle se rassit dans la voiture, sur le siège passager, et boucla sa ceinture. Il reprit la place du conducteur, mit lui aussi sa ceinture de sécurité et démarra. Une petite manœuvre et la voiture fut de

Douze mois

nouveau sur la grande route. Elle reprit son chemin à vive allure.

En fait de grande route, c'était une route secondaire mais, depuis le début de ce mois de Novembre, quand ils étaient partis, ils n'avaient plus emprunté de routes plus importantes. Leur voiture s'obstinait à rouler sur des routes les plus petites possibles, les plus discrètes. Celle-ci, au moins, était bien goudronnée. La vive allure, de même, était toute relative : elle était inférieure à la limitation légale (inutile d'attirer l'attention) mais sans doute supérieure à celle qu'un voyageur ordinaire choisirait.

Il y avait en effet de nombreux virages au milieu de ces sinistres forêts où les arbres avaient perdu toutes leurs feuilles.

Elle aurait voulu faire ce voyage en été ou, mieux, au printemps. Voir les feuilles vertes. La brise légère les agitant. Le soleil éclairant les sous-bois au travers des branches garnis légèrement.

Au lieu de cela, elle ne voyait que des arbres aux branches nues, comme s'ils étaient morts. Et il n'y avait aucune brise légère mais juste un vent glacé qui avait tôt fait de vous pénétrer jusqu'aux os. Le soleil bas se perdait dans une brume qui était partout, plus ou moins dense, mais toujours présente.

Leur voiture était puissante. Elle avalait les côtes des petites collines. Ni le conducteur ni sa passagère ne sentaient la moindre variation de vitesse entre une

Douze mois

montée et une descente. Pour le véhicule, tout aurait pu être plat : cela n'aurait rien changé.

Pourtant, le grand coffre était lourdement chargé. Tout ce qui avait pu être emmené était là dedans. Des vêtements, des souvenirs personnels auxquels l'un ou l'autre tenait, de quoi faire la cuisine, un peu de nourriture...

La femme regarda le conducteur. Malgré la fatigue que son visage exprimait, elle sourit à l'homme. Il s'en aperçut.

« Pourquoi souris-tu ? »

« Parce que je me souviens, la dernière fois. »

« La dernière fois ? »

« La dernière fois que nous avons pris la voiture, comme cela, avec toute notre vie dans le coffre. »

L'homme se tut. Lui aussi se rappela. Il n'y avait pas si longtemps. Il sourit. Il y avait une éternité. Il raidit son expression et reporta son attention sur la route, veillant à prendre le virage qui s'ouvrait à la vitesse maximale sans dévier de la trajectoire optimale.

La dernière fois avait commencé un matin. Il s'était penché sur elle, encore engourdie de sommeil, hésitant à se lever et à quitter un lit doux et chaud. Avec une douceur à laquelle nul ne peut résister, il lui avait juste dit : « viens ! » Et elle était venue, elle l'avait suivi.

Combien de fois lui avait-il dit « viens ! » ? Elle ne s'en souvenait pas. Quelque soit le ton employé, les circonstances, les buts du voyage qui s'annonçait par ce

Douze mois

seul mot, elle l'avait toujours suivi, pour quelques jours, avant de revenir. Ce n'était jamais long. Cette fois, le voyage était juste plus étrange. Et la durée n'était pas connue. Peut-être ce voyage-ci serait-il éternel.

Devant les yeux de la femme, la brume disparut. Les arbres se garnirent de feuilles. Le soleil devint brillant. Le sous-bois se peupla de biches. L'empilement de bric et de broc situé dans le coffre se mua en valises et en caisses bien ordonnées. Le désordre d'un départ précipité laissa la place à un voyage bien organisé longtemps à l'avance.

Elle se demanda lequel des deux voyages elle préférerait. Le premier était convenu, classique, avec une fin attendue à un moment et un lieu clairement définis. L'actuel était bien plus excitant, au fond : une ambiance de fin du monde, d'hiver naissant, un désordre bien plus vivant qu'un empilement de valises bien rangées, des souvenirs à la place des projets...

Un camion qui venait en sens inverse klaxonna en jaillissant d'un virage. Il frôla la voiture. Mais le conducteur serra juste les dents. Il avait dévié légèrement, se rapprochant un peu trop de la ligne médiane de la route. Il recentra le véhicule sur sa voie.

La voiture ralentit. Elle entra dans un village. Il aurait été stupide que les deux voyageurs soient arrêtés pour excès de vitesse. Un feu rouge. Le véhicule stoppa.

Douze mois

L'homme regarda dans le rétroviseur. Non, rien. Il porta alors les yeux sur le feu de circulation. Toujours rouge. Puis le rétroviseur de nouveau. Toujours rien. Le feu. Rouge. Le rétroviseur. Rien. Le feu. Ah, vert. La voiture partit comme une flèche mais sans jamais dépasser la vitesse maximale autorisée.

Une nouvelle forêt les accueillit. Toujours les mêmes branches nues, la même brume omniprésente. Le paysage changeait, malgré tout, au fil des kilomètres. Les collines étaient plus ou moins hautes, les virages variaient. Le voyage n'était pas monotone.

Au bout de quelques kilomètres, la voiture ralentit. La femme regarda le conducteur avec un air interrogatif.

« Il va être midi, nous allons nous arrêter, manger et puis tu prendras ma place : j'ai besoin de dormir. »

Elle acquiesça en silence et sourit. Chaque jour de ce mois de Novembre, ils avaient échangé ainsi leurs places de manière régulière.

La voiture s'engagea dans un chemin discret, un peu en contrebas de la route principale. L'homme descendit dès le moteur arrêté. Il s'éloigna de quelques mètres.

Quelques instants, il se dissimula derrière un buisson en tournant le dos à la voiture et à la femme. Ses gestes indiquèrent qu'il déboutonna sa ceinture et son

Douze mois

pantalon. Il resta ainsi le temps nécessaire puis se rhabilla.

Il quitta alors le buisson et se dirigea à l'opposé de la route, s'approchant d'une sorte de petit ravin où se terminait le chemin, celui où il avait engagé la voiture. Il regarda au loin et respira à pleins poumons l'air frais. La femme le regardait, toujours assise dans la voiture.

Elle ouvrit alors la boîte à gants avant de se décider à quitter le véhicule et à aller rejoindre l'homme. Ils regardèrent ensemble la vallée qui s'étendait devant eux. Un ruisseau coulait à leurs côtés. Il disparaissait dans une sorte de cascade, par delà une petite falaise, s'enfonçant dans la brume glacée, plus bas, couvrant les arbres.

C'était comme si un nuage noyait la forêt. Le brouillard semblait, de ce côté-ci de la colline, plus dense que de là d'où ils venaient. Plus glacé aussi, peut-être. Une humidité plus pénétrante encore, sans doute.

« Où allons-nous ? » lui demanda-t-elle.

« Loin. »

Elle sourit. Il n'était décidément pas doué pour les longues phrases. Elle retourna à la charge.

« Tu sais que notre voyage a désormais la même durée que le premier que nous avons fait ensemble et auquel je pensais tout à l'heure. »

« Ah ? »

Il ne la regardait pas. Il regardait la brume.

Douze mois

« Que fuyons-nous au juste ? »

« Tu le sais bien. »

« Mais toi, sais-tu ce que tu dois fuir ? »

Il ne répondit rien. Il ne comprenait pas la question. Il se retourna vers elle, l'incompréhension s'ajoutant à l'inquiétude pour accroître les rides de son front. Elle lui souriait. Il vit alors, dans la main qui le caressait encore il y a quelques temps, le revolver qu'il avait déposé, au début du voyage, dans la boîte à gants.

Une première détonation. L'homme resta stupéfait. Il regardait la tâche rouge qui s'élargissait au niveau de son nombril. Il tituba. Il regarda la femme, tentant de comprendre. Et elle souriait. En silence. Deuxième détonation. Une tâche rouge apparut au milieu du front de l'homme.

Ils étaient seuls. A des kilomètres autour d'eux, on ne trouvait nulle âme. Et puis, c'était aussi une saison de chasse. Quoi d'étonnant dans deux détonations au plus profond des bois ? Le chasseur avait tiré sur le gibier qui tentait de fuir. Rien de surprenant. Rien qui ne mérita qu'un habitant de la région ne se pose la moindre question.

La femme regarda l'homme tomber par delà la falaise, suivant le ruisseau. Elle entendit un bruit de branches mortes brisées. Le brouillard interdisait de voir davantage.

Douze mois

La femme retourna à la voiture, s'assit côté conducteur. Négligemment, elle se saisit du canon de l'arme. Elle faillit laisser tomber le revolver. Le canon était chaud. Si chaud. Si droit. Si dur. Elle passa sa langue sur ses lèvres pour se les humidifier. Pour bien saisir l'arme, la femme s'aida de sa deuxième main qui la prit par la crosse.

Elle rangea l'arme. Elle la remit dans la boîte à gants, enroulée dans une petite serviette, bien cachée par des cartes routières et mille choses en désordre.

Elle avait fait ce qu'il fallait. Elle avait rempli sa mission. Comment avait-elle pu, un moment, douter qu'elle y parviendrait quand le signal lui serait donné ? Il avait été si long à venir. Et les nuits étaient si chaudes dans leur lit.

La femme verrouilla sa ceinture de sécurité. Puis elle démarra. Elle avait encore un long voyage de retour à faire. Seule.

Douze mois

Décembre

« A la dérive, et cachée dans tes bras,
Voilà, j'esquive toutes les balles, je crois »

Marie Cherrier (*La Cavale*)

Les frimas étaient arrivés tôt cette année. Un fin voile de gel parvenait à couvrir toutes choses. Et l'haleine se transformait en brouillard. La femme courait. Elle n'avait pas le temps de s'attarder à regarder le nuage sortant de sa bouche. S'amuser avec son haleine gelée, c'était un truc de gamine. Elle n'était plus une enfant. Depuis longtemps. Trop longtemps peut-être. Tant d'années avaient passé. Trop d'années sans doute.

Serrés dans des grosses chaussures de sport, les pieds martelaient le sol. Ils piétinaient la terre gelée, des feuilles mortes, des aiguilles de pins et des brindilles de toutes sortes. Avait-elle eu raison de s'engager ainsi dans les montagnes, à l'abri des sous-bois ? Devait-elle continuer de courir ainsi sans savoir où elle allait ? Mais avait-elle le choix ?

L'air était froid, glacé. Mais les poumons de la femme étaient en feu. Trop d'air glacé à absorber. La femme ne pouvait plus continuer. Ses jambes la faisaient trop souffrir. Les chevilles ne tiendraient plus longtemps malgré les grosses chaussures qui remontaient jusqu'à la

Douze mois

base des mollets. Des chaussures trop lourdes pour courir. Et puis, elle n'avait plus l'habitude.

Son corps refusa de poursuivre. Il devait stopper. Les genoux se retrouvèrent sur le sol. La femme baissa la tête mais résista à la tentation de se coucher sur le sol. Si elle s'allongeait, elle ne se relèverait plus jamais.

La bouche restait grande ouverte. Pas pour crier. Pour respirer. Pour faire souffrir encore plus les poumons qui ne supportaient plus l'air glacé. Il fallut plusieurs minutes pour que le cœur de la femme arrive à réduire son rythme. Alors la bouche put se refermer, l'air passer par le nez. Les poumons purent à partir de ce moment là jouir d'un air moins froid, réchauffé convenablement par le nez et les fosses nasales.

La femme redressa la tête. Elle put jeter un œil en contrebas. Elle montait dans les sous-bois d'une montagne mais son cheminement suivait le flanc. Elle n'avait pas le choix.

Elle aperçut, loin, dans un chemin creux qui quittait la route principale, sa voiture. Elle l'avait abandonnée. Elle n'avait plus de carburant. Deux autres véhicules s'étaient arrêtés auprès d'elle. La femme avait eu raison de fuir.

Mais fuir pour aller où ? Fuir pour quoi ? Fuir pour vivre ? Mais tout ce qui faisait sa vie n'était-il pas dans un coffre de voiture, en contrebas ? Tout y était. Tout ce qu'elle avait emporté.

Douze mois

Sa vie, elle la laissait derrière elle. Elle ne pouvait rien emporter là où elle allait. C'est toujours ainsi. Depuis toujours. Pour toujours. Elle le savait.

La femme se força à ne plus regarder en bas. Son souffle avait repris un rythme normal. Son cœur battait presque calmement. Elle ne devait plus se préoccuper du passé, de son passé.

Pourquoi, dès lors, courir ? Peut-être parce que le passé finit toujours par vous rattraper. Même quand on veut le laisser derrière soi, il vous colle aux chaussures. Et quand on veut le garder, c'est là qu'il vous échappe. Il finirait par lui échapper de toutes façons. Mais pas avant de l'avoir rattrapée.

Le fin voile de gel couvrait tout. Il n'avait pas encore neigé cette année. La blancheur n'était pas uniforme. Mais elle commençait son empire.

Les arbres étaient pour certains en deuil de leurs feuilles mais la plupart, ici, étaient des pins de différentes espèces. Les aiguilles restaient vertes, résistantes au froid même sous la neige. Selon les arbres, elles avaient différentes formes, différentes directions. Qu'importe.

La femme n'avait pas envie de s'attarder sur des considérations de botanique. Elle se releva. Mais elle renonça à courir. Elle savait que son passé allait la rattraper. Elle voulait juste que ce soit le plus tard

Douze mois

possible. Voilà : le plus tard possible. S'échapper. Fuir. Même si c'était vain.

Elle reprit sa progression vers le sommet. Mais elle marchait désormais. Inutile d'aller plus vite. De toutes façons, son corps ne pouvait plus courir.

Elle ne voyait aucun animal. Pas même un oiseau. Tous étaient sans doute descendus plus bas, dans la vallée. Les arbres, eux, n'avaient pas le choix. Ils devraient passer l'hiver sur place, sans bouger. Tel était leur destin. Ils n'avaient pas à se préoccuper d'avancer, de reculer, de choisir un trajet ou une destination. Ils étaient là où ils étaient nés et n'en bougeaient plus, jusqu'à la fin.

Les buissons partageaient cette immobilité des arbres. Mais, au moins, ils pouvaient mieux danser dans le vent. Parfois, un zéphyr plus puissant pouvait les arracher. C'était douloureux. Mais les courtes racines qui restaient pourraient peut-être se ficher dans un autre endroit, une autre terre meuble. Ils pouvaient espérer le mouvement mais ne pouvaient pas choisir le lieu ou le moment.

Les humains, eux, pensaient pouvoir tout choisir. Choisir le moment de marcher, de courir. Choisir la direction, le but, l'endroit où cesserait le mouvement. Mais ils ne pouvaient pas plus s'arrêter que les arbres marcher. Si certains étaient condamnés à l'immobilité,

Douze mois

d'autres l'étaient au mouvement. Nul n'échappe à son destin.

Et derrière les choix qui, malgré tout, s'offraient aux humains, combien changeaient vraiment quelque chose ? Combien étaient de véritables choix ? Marcher, courir, nager, sauter, ramper même... qu'importe, au fond ?

La femme continuait d'avancer. Elle refusait de se retourner. Elle avait entendu, derrière elle, d'autres branches se casser alors qu'on marchait dessus. Elle savait que son passé allait la rattraper. Elle le connaissait. Inutile de se retourner pour le voir, pour le reconnaître.

Oh, elle aurait peut-être pu en savoir un peu plus qu'elle ne connaissait déjà. C'était vrai. Des détails. Des détails sans importance. Nul n'échappe à son passé, c'était la seule chose importante à savoir. Ou presque. Il ne fallait pas non plus oublier que l'on n'échappe pas à son avenir. Du moins, la fin de son avenir. Non, à cela non plus nul n'échappe. Personne. Jamais.

La femme se dit qu'elle devrait arrêter de penser. Cela ne changerait rien. Réfléchir au passé, à l'avenir, quand ce que qui est réellement important est inéluctable, à quoi est-ce que cela sert ?

La fuite seule comptait. Une fuite inutile, elle aussi. Mais, par fierté, la femme refusait de s'arrêter. Oui, de la fierté, ce ne pouvait être que cela. Refuser de

Douze mois

s'arrêter, de se coucher, là, dans les sous-bois, et d'attendre l'inéluctable. Ce serait tellement plus simple. Tellement moins fatigant. Pourquoi persister à résister ?

La femme était sur le point d'arriver au sommet. Le sous-bois semblait s'éclaircir un peu. Avant un ultime virage du flanc du mont, on pouvait apercevoir une petite zone dégarnie, sans arbre ni buisson.

Il y avait, près du bord mais pas trop, une table en bois fixée dans le sol. La femme la voyait maintenant. L'endroit était aménagé pour les touristes. Il devait y avoir un chemin d'accès plus facile, de l'autre côté. Cela voulait dire un chemin plus facile pour redescendre, peut-être même une route, voire un moyen d'échapper plus longtemps à son destin.

La femme stoppa brusquement. Elle allait surgir des bois et avait porté son regard sur l'endroit dégarni. Il y avait là une grosse roche qui dépassait du sol. Un homme habillé en noir, avec des gants et un chapeau, y était assis. Il la regardait. Il restait calme. Il souriait. Il avait juste une main dans une poche à la forme étrange, contenant de toute évidence quelque chose d'assez long et dur.

Le flanc de la montagne faisait le tour de la zone dégarnie et passait plusieurs mètres derrière le gros rocher. En le suivant du regard, en allant au delà du

Douze mois

virage, la femme aperçut la voiture noire aux vitres teintées qu'elle connaissait bien. Elle était garée dans un parking pour touriste, vide à cette saison.

Alors ? Faire demi-tour ? La femme entendit derrière elle des pas, des brindilles qui se brisaient. Les pas s'arrêtèrent à une distance raisonnable. Elle ne pouvait pas reculer. Elle ne pourrait pas non plus attendre là, pas trop longtemps du moins.

Elle sentit une larme perler de son œil gauche. Sa bouche se rouvrit pour absorber de l'air glacé. Ses poumons hurlèrent. Elle ne pouvait pas reculer. Elle ne pouvait pas attendre.

C'était inutile. Plus rien n'avait de sens. Tout était accompli.

Sortant doucement du sous-bois, la femme s'approcha de l'homme assis sur le rocher. Elle s'arrêta à quelques mètres. Elle le regarda. Elle avait peur.

L'homme sourit.

« Viens. »

La voix était virile mais douce. Elle était accueillante. Elle était rassurante. Une voix dans laquelle on a envie de se blottir. Une voix chaude pour les hivers froids.

La femme avançait. Inutile d'attendre. Inutile de désobéir.

Douze mois

L'homme fit un geste simple, banal, amical. Il caressa son genou gauche avec une main cachée dans un gant.

« Comme autrefois ? » demanda-t-il.

La femme vint s'asseoir sur la cuisse de l'homme. Elle ne tourna pas la tête un seul instant vers le sous-bois. Elle le regarda lui. Son visage qui souriait. Il semblait heureux de la revoir, comme s'il se réjouissait de retrouver une vieille amie perdue de vue depuis trop longtemps.

De son bras gauche, il enserra la femme, la prenant au niveau de l'épaule. Avec le droit, il la souleva sous les cuisses. Elle était dans ses bras comme un petit enfant. Il lui souriait. Il se mit à la bercer doucement comme s'il voulait qu'elle s'endorme, là, au sommet de cette montagne, dans ses bras.

La femme croisa et serra ses bras sur sa poitrine. Elle tremblait. Sans doute avait-elle froid. Des larmes commencèrent à jaillir de ses yeux.

« Allons, allons, ne pleure pas » lui susurra l'homme en la serrant davantage contre lui.

Elle se cacha le visage contre son manteau. Elle ne voulait pas qu'il la voit pleurer. Mais elle aimait aussi verser ces larmes contre ce manteau-ci, en étant réfugiée dans ces bras là.

Voilà, c'était fini. Ou presque.

Douze mois

Elle sentit l'homme lâcher ses jambes et utiliser sa main droite gantée pour fouiller dans son propre blouson. Il ouvrit la poche qu'il fallait. Il savait où ce dont il avait besoin était placé.

L'homme se remit à parler doucement tout en la berçant de nouveau.

« Tu as fait ce qu'il fallait. Tu le sais, n'est-ce pas ? Tu as attendu le temps qu'il a fallu. Tu as attendu l'ordre. C'est bien. Je sais bien que cela a été dur. D'autant que tu t'es mise à l'aimer pour de bon. N'est-ce pas ? »

« Oui » avoua la femme, la voix étouffée par les sanglots et l'épaisseur du manteau contre lequel elle avait pourtant crié.

« Ce sont des choses qui arrivent. Ce n'est pas grave. Ce n'est pas grave du tout. »

Il se tut et continua à la bercer en souriant. La femme redressa le visage rempli de larmes. Elle regarda l'homme qui lui souriait. Mais le sourire semblait triste, comme celui que l'on adresse à un vieil ami que l'on vient voir à l'hôpital.

« Sois bien sage. C'est l'heure de ton biberon. »

La femme tressaillit. Elle eut un réflexe, peut-être tenta-t-elle de s'échapper. Mais la main gauche de l'homme se serra autour de ses épaules. Il l'empêcha de se redresser.

Elle sentit le métal entrer dans sa bouche. Le métal était froid. Elle le sentit contre sa langue. Dans

Douze mois

quelques instants, il serait brûlant. Elle le savait. Mais ça n'aurait plus d'importance. Doucement, le métal se redressa. Il vint se poser contre le palais. Il faisait effet de levier. Elle tenta de fermer la bouche, de mordre le métal, mais l'homme tenait bon.

« Tu ne vas pas souffrir. Ne t'inquiète pas. Tout va bien se passer. »

Elle tenta de crier un « non ». Mais, si elle en eut le temps, la détonation couvrit sa voix. Elle se répercuta dans le lointain. L'écho revint au sommet du mont.

Avec mille précautions, comme pour ne pas réveiller la femme désormais immobile, l'homme se leva en la gardant dans ses bras. Puis, se penchant avec délicatesse, prenant garde à ne pas tâcher le rocher ou ses vêtements, il posa la femme doucement sur le sol, la tête au dessus du rocher, comme si elle dormait là, appuyée contre ce dossier naturel.

Quand il put enfin se redresser en entier, libéré de la masse qu'il portait, il décida au contraire de se pencher vers la femme immobile. Il lui prit délicatement la main droite dont il retira le gant. Il rangea soigneusement ce gant dans la poche ouverte du blouson. Puis il installa correctement le revolver dans cette main qui refroidissait, serrant les doigts comme il fallait pour qu'ils posent convenablement leurs empreintes.

Douze mois

Quand tout fut fait, il se redressa, recula de trois pas et admira son œuvre. Il retira son chapeau. Il le plaça contre sa poitrine.

« Un beau suicide, une fin bien digne. »

Deux autres hommes sortirent alors des bois et vinrent se placer aux côtés du premier homme en rangeant leurs propres revolvers dans leurs manteaux.

« On la laisse là ? »

« Oui » répondit le premier homme.

Remettant son chapeau sur sa tête, celui-ci se dirigea vers la voiture noire qui l'attendait.

« Venez, je vais vous déposer en bas pour que vous récupériez vos véhicules. »

Les deux hommes le suivirent. Sa voix était moins douce qu'avec la femme mais on avait envie d'y obéir tout de même. C'était une voix triste.

Voilà, c'était fini. L'homme n'avait pas menti. Elle n'avait pas souffert. Beaucoup n'avaient pas cette chance. Elle ne put pas l'entendre parler ni s'éloigner. Elle était appuyée contre le rocher, comme si elle s'était arrêtée un instant pour se reposer.

C'est cela. Juste un instant de repos. Un court instant.

Elle n'avait plus peur. Elle ne fuyait plus. Son passé lui avait échappé mais seulement après l'avoir rattrapée. Comme c'était prévu. Comme toujours.

Douze mois

Ce n'était qu'un instant qu'elle avait vécu. Un instant parmi d'autres. Parmi tant d'autres. Un si court instant où le métal froid était devenu chaud, où la détonation avait rempli ses oreilles.

Cet instant là perdurait. Il perdurerait pour l'éternité. Même si, désormais, tout était calme, si le métal avait refroidi, si les hommes étaient partis. Ce futur, désormais, n'existait pas, n'existait plus. L'instant où elle avait senti son crâne exploser resterait éternel. Plus jamais ce court instant ne changerait.

L'éphémère. L'éternité.

Ce n'étaient plus des opposés.

L'éphémère éternisé.

La mort est l'éphémère éternisé.

Douze mois

Twelve monthes

*In a crazy world
Madness is wisdom
Search sense makes you fall
here, there, up and down*

January
First month of a year
Birth first step of life
Exit from mother
Cut the link with knife

February
Do all for feeding
The most important
Sinc' the beginning
Until mortician

March
The sexuality
Is for your body
A need of beauty
Not insanity

April

Douze mois

Life is a journey
Between birth and death
With so much honey
If you're not beneath

May
Fight, revolution
Against injustice
Make revolution
To an injustice

June
First, you serve your god
Faith is your fire
But served by your god
You make a fire

July
So great in the sun
Your skin is so dark
You forget the sons
Whose skin was too dark

August
Even if you doubt
I love you so much
Making never fault
Yet loving too much

Douze mois

September
Until all is done
My life had a sense
That is away gone
Finished is the dance

October
Everywhere the fear
Death invites to dance
Find refuge in beer
Has never a sense

November
So, the sun goes down
And then fades the rose
So far is the dawn
But truth is so close

December
The ephemeral
Becomes so softly
During funeral
The eternity

Douze mois

Douze mois

Table des matières

JANVIER	7
FÉVRIER	13
MARS	23
AVRIL	37
MAI	41
JUIN	47
JUILLET	55
AOÛT	61
SEPTEMBRE	69
OCTOBRE	75
NOVEMBRE	79
DÉCEMBRE	87
TWELVE MONTHES	99

Douze mois